

Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch.
Professeur au Collège de France

(1946)

MICHELET

1798-1874

JULES MICHELET OU LA LIBERTÉ MORAL

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l'article de :

Lucien Febvre (1878-1956)
historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch, professeur au Collège de France

MICHELET 1798-1874. Michelet ou la liberté morale.

Introduction et choix par Lucien Febvre, professeur au Collège de France.
Genève-Paris : Éditions des trois collines, 1946, 161 pp. Collection : Les Classiques de la liberté.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les citations : Times New Roman 12 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 3 février 2006 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

I. [Parlons de Michelet. Introduction](#)

1. [Quelques beaux textes](#)
2. [La liberté au XIXe siècle](#)
3. [L'expérience de Michelet et la liberté](#)
4. [Une liberté qu'on se fait soi-même](#)
5. [La liberté de Michelet et la tradition française](#)

II. [Michelet nous parle : Textes](#)

[Avertissement au lecteur](#)

Extraits de [l'Introduction à l'Histoire Universelle](#)

I. [La course à la liberté](#)

1. [De l'Orient à l'Occident](#)
2. [En Europe : la libre cité grecque](#)
3. [À Rome : grandeur et déclin](#)
4. [Le christianisme : unité et liberté](#)

II. [Les reposoirs de la liberté : portraits de peuples](#)

1. [Cette Inde en Europe, l'Allemagne](#)
2. [L'individualité italienne](#)
3. [La liberté française](#)
4. [France et Angleterre : héroïsme et liberté](#)

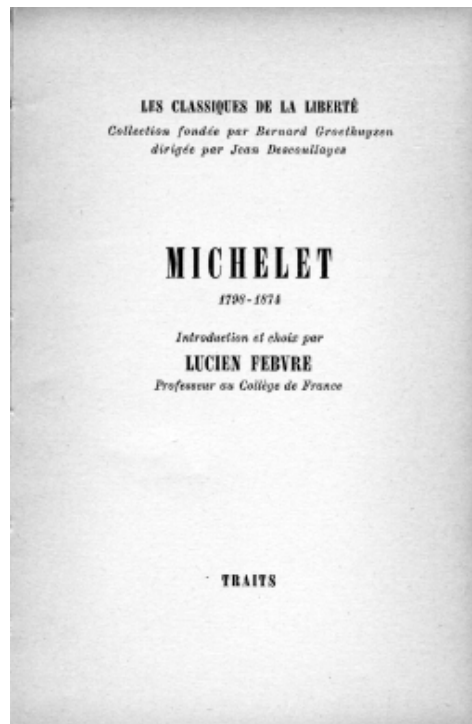
[Divers textes](#)

1. [Contre la dictature : en lisant Mickiewicz](#)
2. [Méditation sur les dernières paroles de saint Louis](#)

Lucien Febvre (1878-1956)

historien français, fondateur de l'École des Annales qu'il a fondée avec Marc Bloch,
professeur au Collège de France

MICHELET. 1798-1874 Michelet ou la liberté morale



Introduction et choix par Lucien Febvre, professeur au Collège de France. Genève-Paris: Éditions des trois collines, 1946, 161 pp. Collection: Les Classiques de la liberté.

I

Parlons de Michelet

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Connaissez-vous Michelet ? - L'historien ? Mais vous plaisantez ! Michelet, le Tableau de la France, l'Histoire de France, le Quatorze Juillet, la Fédération, j'allais oublier Jeanne d'Arc... Si nous le connaissons ? Mais nous le connaissons trop ! Car, entre nous, il n'était pas si fort que cela en histoire ! Il n'épuisait pas ses sources. Des savants, bien plus considérables que lui sans doute, l'ont démontré. Sa bibliographie, oh ! n'en parlons pas : il n'avait même pas de boîtes à fiches. Et son histoire, pourrie d'erreurs et de fautes : on ne peut s'y fier. Par surcroît, une vieille barbe, humanitariste, patriotard, libéral ; un larmoyant, sous la pantoufle d'une chipie. Vous voyez si nous le connaissons, Michelet - votre Michelet !

- Un mort, soit. Pourtant, si vous preniez connaissance de ce petit dossier ? je n'ai pas eu grand mal à en rassembler les pièces ; j'ai ouvert *Le Peuple*, tout simplement.

Le Peuple, laissez-moi être pédant - *Le Peuple*, c'était en 1846. Au début de 1846. Un grand malaise pesait sur la France. Dans ses profondeurs, elle sentait s'amasser en grondant la vague, la puissante vague de fond qui allait, d'un seul coup, balayer Louis-Philippe et sa fausse bonhomie, Guizot et sa fausse sagesse.

Alors parut un livre. Petit. Un in-12 mal imprimé, mal présenté. Sur la page de tête, un moi : *Le Peuple*, et un nom, Michelet. Un nom qui se suffisait à lui-même ; pour situer l'homme qui le portait, inutile désormais d'évoquer les nobles maisons : Archives du Royaume, École Normale, Faculté des Lettres, Collège de France, qui l'avaient accueilli. Michelet : après les six premiers tomes de *l'Histoire de France* dont le succès n'avait fait que grandir de 1833 à 1844 ; après les pathétiques campagnes de 1843 contre les Jésuites ; après le cours de 1844 et l'énorme succès du *Prêtre* - les trois syllabes de ce nom s'étaient logées dans les mémoires françaises. Et les soirs d'hiver, montant vers les tristes salles où parlait l'historien, Vallès et ses amis allaient prendre un air de Michelet - « comme on va se chauffer vers un feu de sarments ».

Ces jours de janvier 1846, ce fut Michelet qui monta chez eux. Michelet, fils du peuple, qui n'entendait pas renier ses origines - tel un parvenu « cachant sous des gants jaunes ses grosses mains ». Et tous ceux qui avaient fait une révolution en 1830 pour restaurer la France dans son prestige - tous ceux qui étaient descendus dans la rue non pour défendre les droits d'une assemblée qu'ils n'étaient point ou d'une presse qu'ils ne lisaient guère, mais, avant tout, pour laver cette tache de boue, 1815, qui souillait la France, et rejeter la honte, plus dure à porter pour tout fils de bonne race que la faim, la prison et la gêne - tous ceux qui n'acceptaient pas les puissants mots d'ordre de la Digestion, Enrichissez-vous ! ou de la Prudence, Garez vos peaux ! - tous ceux-là dévorèrent les pages brûlantes que leur offrait Michelet avec un frémissement que, cent ans plus tard, nous Français de 1938, de 1940, de 1942, de 1944, nous, témoins indignés de Munich, témoins atterrés du désastre, témoins révoltés de l'usurpation et, s'il faut le dire, plus encore, témoins parfois désespérés de l'incompréhension, de la trop longue incompréhension de ceux-là seuls qui s'offraient à nous aider, nous éprouvons aussi fortement que nos aïeux, ceux qui lurent *Le Peuple* lorsque son encre était fraîche.

De ces pages salutaires, voici quelques extraits. Quand vous les aurez lus, en reconstituant en vous vos pensées d'hier et d'avant-hier, peut-être, amis, commencerez-vous à connaître Jules Michelet !

I

Quelques beaux textes

[Retour à la table des matières](#)

Je parle parce que personne ne parlerait à ma place... La situation de la France est si grave qu'il n'y a pas moyen d'hésiter... je vois la France baisser d'heure en heure, s'abîmer comme une Atlantide. Pendant que nous sommes là à nous quereller, ce pays enfonce. Qui ne voit, d'Orient et d'Occident, une ombre de mort peser sur l'Europe - et que, chaque jour, il y a moins de soleil ?

Beau début, ce texte de 1831, beau début de tract pour un Français libérant, un siècle plus tard - disons en 1941 - sa conscience d'opprimé ! Mais n'interrompons plus le dialogue de l'auteur et du lecteur. La France s'abîme : fatalité sans doute ? - La réponse vient aussitôt :

Si la France mourait de mort naturelle, si les temps étaient venus, je me résignerais peut-être, je ferais comme le voyageur sur un vaisseau qui va sombrer, je m'envelopperais la tête et me remettrais à Dieu... Mais la situation n'est pas du tout celle-là, et c'est là ce qui m'indigne ; notre ruine est absurde, ridicule, elle ne vient que de nous... Que la France soit unie un instant, elle est forte comme le monde !

« Tel le voyageur sur un vaisseau qui va sombrer »... Michelet y a-t-il pensé ? Il rejoint en tout cas, ce Michelet du Peuple, le Rabelais de la Tempête. Pour lui comme pour le Chinonais, le Français, le vrai Français, le bon Français - ce n'est point Panurge, Panurge le veau, Panurge le pleurard, Panurge accroupi sur le tillac, radotant, bégayant,

se souillant de male peur cependant qu'il débite ses hélas et ses zalas, ses *Confiteor* et ses *In Manus*. Le Français, le vrai Français, l'exemplaire - c'est Frère Jean qui ôte son froc, retrousse ses manches, se met en pourpoint pour aider les matelots et compte, pour se sauver, sur leur seul effort - auquel il joint le sien :

Français de toutes conditions, de toute classe, de tout parti, retenez bien une chose : vous n'avez sur cette terre qu'un ami sûr : c'est la France. Vous aurez toujours, par devant la coalition toujours subsistante des aristocraties, un crime : d'avoir, il y a cinquante ans, voulu délivrer le monde... Ils ne l'ont pas pardonné, ils ne le pardonneront jamais. Vous êtes toujours leur danger. Par devant l'Europe, la France, sachez-le, n'aura jamais qu'un seul nom, inexpiable, qui est son vrai nom éternel : la Révolution...

La France, en 1945, n'est plus seule à porter ce nom. Et cette peine. Il est vrai. Mais la question n'en est pas moins posée, la vraie question - et, du même coup, ces appels à l'union que lance Michelet prennent leur sens véritable. Il ne s'agit pas d'homélie, de baiser Lamourette, de trêve des partis, non. Il s'agit du tragique débat qui, depuis 89, depuis 93, ne cesse de mettre aux prises, en France, deux esprits : l'esprit de peur et celui qu'il faut bien nommer, en effet, l'esprit de révolution. C'est-à-dire de création.

Mais avant d'y revenir, Michelet a quelque chose encore à nous dire. Retenons notre souffle pour mieux l'entendre, comme si souvent nous l'avons fait dans les sombres jours de 1940 à 1944 - nous les témoins, nous les victimes stupéfaites et révoltées de la grande incompréhension, qui nous semblait la suprême injustice.

La voilà, cette France, assise par terre comme Job entre ses amies les nations qui viennent la consoler, l'interroger, il améliorer, si elles peuvent travailler à son salut. Mais quoi ? Elle est malade, voyez-vous. je lui vois la tête basse. Elle ne veut pas parler... L'historien parlera pour elle. Il parle : Ne venez pas me dire : Comme elle est pâle, cette France ! - Elle a versé son sang pour vous. - Qu'elle est pauvre ! - Pour votre cause, elle a donné sans compter. Et n'ayant plus rien à donner, elle a dit : Je n'ai ni or, ni argent - mais ce que j'ai, je vous le donne... Alors, elle a donné son âme et c'est de quoi vous vivez...

Puis brusquement, dans un grand sursaut de fierté :

Si l'on voulait entasser ce que chaque nation a dépensé de sang, et d'or, et d'efforts de toute sorte pour les choses désintéressées qui ne devaient profiter qu'au monde, la pyramide de la France irait jusqu'au ciel. Et la vôtre, ô nations, toutes tant que vous êtes ici - ah ! la vôtre ! L'entassement de nos sacrifices irait au genou d'un enfant...

Paroles de libération dont nous avons été quelques-uns, dans les jours sombres de 1940 à 1944, à nous nourrir solitairement. Dont tous les Français auraient pu se nourrir comme nous, si, par un long effort calculé, on n'avait tué en eux ce héraut d'une patrie populaire - Michelet. Mais quoi ! n'est-ce pas son honneur que d'avoir toujours dressé contre lui la visqueuse sagesse de cette bourgeoisie d'après 89 - dont la grande tare, Michelet s'accorde avec Proudhon pour le penser, ce fui, précisément, la peur ?

L'ancien bourgeois (celui d'avant la Révolution) s'admirait dans ses privilèges. Il voulait les étendre. Il regardait en haut. Le nôtre regarde en bas. Il voit monter la foule derrière lui, comme il a monté - et il n'aime pas qu'elle monte, il recule, il se serre du côté du pouvoir... S'avoue-t-il nettement ses tendances rétrogrades ? Rarement. Son passé y répugne... Il l'apaise par la lecture de quelque journal innocemment frondeur, pacifiquement belliqueux...

Mais « que trois hommes soient dans la rue à causer de salaire, qu'ils demandent à il entrepreneur, riche de leur travail, un sol d'augmentation : le bourgeois s'épouvante, il crie, il appelle main forte »...

C'est que la peur a ceci qu'elle va toujours grossissant son objet, toujours affaiblissant l'imagination malade. Chaque jour, nouvelle défiance. On s'enferme de plus en plus, on barricade, on bouche solidement sa porte et son esprit : plus de contact avec le peuple ; le bourgeois, dégoûté et craintif, ne le connaît plus que par la *Gazette des Tribunaux*. Et Michelet d'ajouter :

La plupart des gouvernements ont spéculé sur ce triste progrès de la peur, qui n'est autre, à la longue, que celui de la mort morale...

Pour leur faire peur du peuple, ils ont montré sans cesse à ces gens effrayés deux têtes de méduse qui les ont, à la longue, changés en pierre.

La Terreur et le Communisme. Sur la page de titre du *Peuple* on lit bien 1846. Le 8 n'est pas là pour un 9.

*

Restent d'autres problèmes : ceux de la Patrie. Ici encore, que de formules faites pour frapper en plein cœur le Français d'hier et d'aujourd'hui ?

« Un ministre disait, il y a deux ans, devant plusieurs personnes : La France sera la première des puissances secondaires. » Ce ministre, Michelet, nous l'avons tous connu, comme vous. Nous l'avons tous entendu, entre 1936 et 1940, pérorant dans les salons de Paris. Lui, et aussi le grand banquier, son compère. Et l'industriel qui se piquait de littérature (il lisait du Cocteau) et d'art (il achetait des Dufy). Tous ajoutaient, béats et gonflés : « La France vivra fort bien. Des peintres, des danseurs, des modistes, des acteurs, des cuisiniers, que vous faut-il de plus ? Et quel rayonnement : *Graecia capta...* » - Mais le « farouche vainqueur » laissait dire sans répondre : le latin n'était pas sa langue maternelle, sans doute.

Quant au peuple, il ne partageait pas ce fier contentement. Il savait, d'instinct, ce naïf, qu'il n'y a point d'art sans indépendance, de littérature sans liberté, de rayonnement sans virilité. Il savait - et cependant, quelle coalition contre son sentiment !

« Philosophes, socialistes, politiques, écrivait le Michelet de 1846, fous semblent d'accord pour amoindrir, dans l'esprit du peuple, l'idée de la France. » Grand danger. Parce que l'ancienne France, celle d'avant 89, la Révolution l'a biffée. Et la nouvelle, la France révolutionnaire, celle qui fut sa gloire et sa foi - tous les gouvernements, depuis celui de Napoléon 1er, ont proclamé à l'envi qu'elle fut un désordre, un non-sens, une pure négation. - Heureusement, l'instinct résiste. L'instinct des masses. Celui qui compte, car :

En nationalité, c'est tout comme en Géologie. La chaleur est en bas,

Admirable formule que Michelet, comme il arrive, noie un peu dans son commentaire : « Il semble qu'au point de vue du sentiment national, qui fait qu'un homme étend sa vie de toute la grande vie de la France, plus on monte vers les classes supérieures, moins on est vivant. « C'est qu'on atteint les sphères glacées où la peur même s'efface devant l'égoïsme pur du calculateur sans patrie. « Plus d'hommes, mais des chiffres... »

Tout cela qui tombait en plein sur nous, Français des années 40. Tout cela qui semblait écrit pour nous. Tout cela qui ne cessait de parler à nos cœurs, quand nous répétions, avec amertume et confiance à la fois, cette autre formule magnifique et désespérée :

Les défaillances de la France sont les agonies de l'Europe.

*

Textes étonnants. Pourquoi cependant les reproduire ici ? Pour le seul plaisir de retrouver en Michelet, à cent ans de distance, un frère penché sur nous, subtil, clairvoyant et bon ? Non : pour, à leur aide, poser un problème.

Ces pensées de Michelet, ces pages de Michelet, toutes supposent en lui un vif souci de liberté. Or, qu'on relise *Le Peuple* : pas de référence explicite à la déesse. Et nous voilà surpris.

Notons qu'il s'agit d'un Michelet en pleine force, en pleine maturité. *Le Peuple*, dans l'œuvre de l'historien, c'est un fruit d'été. Les années lourdes, dans sa vie, ce sont bien celles-là qui, de 1841 à 1846, voient éclore également la *Jeanne d'Arc* et le *Louis XI* : années de trouble spirituel, moral, sentimental -celles des derniers combats pour un christianisme tout cordial, nullement théologique, et contre une Église de politiciens. Que, dans ce livre du *Peuple*, placé par l'historien à la croisée de ses deux routes, la liberté soit partout à la fois et nulle part - qu'à chaque paragraphe on la sente fidèle compagne de la Patrie, nécessaire exigence du Progrès, mais qu'on ne la saisisse ja-

mais corps a corps et, pour ainsi dire, mise en forme : voilà pourtant qui pose une question !

Michelet classique de la liberté ? Oui, mille fois oui. Mais à sa façon. Et qui n'est pas seulement la sienne, privément - mais celle de tout un groupe, de toute une génération, on a envie de dire de tout un peuple. Et voilà qui donne leur prix à ces quelques questions : Michelet, que lui disait ce moi de liberté quand, en 1812, il menait sa chèvre brouter les sureaux de l'impasse Saint-Louis ? Que lui disait-il, plus tard, quand il délibéra de se faire historien ou, plus tard encore, sous le ministère Guizot, à la veille de sa révocation ? Michelet, oui : mais ses contemporains, mais ses compatriotes, les Français qui naquirent au Dix-Huit Brumaire et dont Waterloo accueillit les seize ans ? Problème d'historien, non plus de biographe.

II

La liberté au XIXe siècle

[Retour à la table des matières](#)

Coup d'État de Brumaire ; confiscation des libertés publiques ; établissement d'un strict régime policier ; les journaux, les livres soumis à la Censure ; sur le col ployé d'une turbulente jeunesse, le joug posé par l'Université : nous ouvrons *Mon journal*, ces mémoires fragmentaires, nous ouvrons *Ma Jeunesse*, cette rhapsodie fabriquée, avec des documents épars et tardifs, par la seconde Madame Michelet ; dans tous ces textes, qu'allons-nous trouver sur tant d'événements et de contraintes ? Quelles protestations ou quels refoulements ? Rien, et nous nous en montrons candidement surpris.

*

Voici un homme dont toute la jeunesse s'est passée sous la dictature : né en 1798, à la veille de Brumaire, il a eu deux ans en 1800, dix-sept à Waterloo. S'il était trop jeune pour imiter l'interne de Saint-

Louis, Faure, qui, le 5 décembre 1804, à la Distribution des Aigles, étant allé crier : *La Liberté ou la Mort !* se vit sur l'heure enfermer comme fou, il ne se peut pas qu'il n'ait épelé, chaque jour, les syllabes du grand moi révolutionnaire ! Du mot qui fait tomber les Bastilles ?

Voire. Mais qui donc eût appris au petit Jules Michelet à le Prononcer, ce mot séditieux ? Son père peut-être ? Son père, l'imprimeur du 6 de la rue des Bons-Enfants - celui qui, deux ans avant la naissance de l'historien, en 1796, tirait clandestinement sur ses presses un mémoire babouviste, se faisait arrêter le 16 mars suivant, et marquait assez dans le mouvement des Égoux pour qu'en 1834 encore son témoignage fût invoqué par Buonarotti, au même titre que celui de Blanqui ?

Mais, précisément, ce père était imprimeur. Petit imprimeur. Pendant tout l'Empire, dans l'attente de la catastrophe, de la suppression qui le frappa finalement en 1812, il vivota misérablement - imprimant des recueils de charades ou des feuilles ecclésiastiques et, dans une fuite sans répit devant le destin, transportant sa presse, ses quatre meubles et son enfant de la rue de Tracy (où, dans le chœur d'une chapelle désaffectée, naquit Jules Michelet) à la rue Montmartre, puis à la rue du Jour et à la rue Française, tout cela en deux ans (1800-1802) ; de là, en 1808, à la rue des Saints-Pères ; en 1809 au Boulevard Saint-Martin ; en 1811 à la rue Notre-Dame de Nazareth ; en 1812, à la rue Carême-Prenant ; en 1813, à la rue de Périgueux où mourut la mère de Michelet en 1814 : une pièce, et un cabinet noir dans la cour d'un marchand de planches...

Mais les soucis du père Michelet, dans ces années de tribulations, ne s'appelaient pas Liberté, ni même Égalité ; ils s'appelaient Pain du Jour ou Travail du Lendemain - et quand, assis devant sa porte, les soirs d'été, dans quelque sombre rue du vieux Paris, il devisait avec ses voisins, ce n'étaient pas de grandes idées qu'évoquaient ces bonnes gens. S'ils avaient osé parler de politique, c'est leur misère, leurs impôts et la conscription qui, sans plus, eussent fait les frais de la conversation. Lorsque, prenant le petit Jules dans son lit, Jean-Furcy Michelet, d'une voix qui finissait en sanglots, lui chantait son éternelle chanson

*Mon fils est mon consolateur,
Jusqu'à mon heure dernière
Mon cher fils fera mon bonheur...*

ce n'était pas un Brutus qu'il appelait de ses vœux ; c'était un homme qui gagnât bien sa vie. Et celle de ses parents.

*

Michelet, soit. Mais les autres Français de sa génération ? En voici un.

Il est né, lui, en 1803. Douze ans à Waterloo. C'est Edgar Quinet. Le père, un commissaire des guerres, haïssait Napoléon. La mère, une protestante libérale, nourrissait un culte pour Madame de Staël. Tous deux s'accordaient en ceci, qu'ils ne disaient jamais un mot de la Révolution à leur fils. Silence.

À Charolles, où ils se transportèrent quand Edgar eut huit ans, vivait retiré le conventionnel Baudot - Baudot, « qui avait découvert Hoche et agrandi la France jusqu'au Rhin ». Oeil d'aigle, bouche souriante, grand habit noir, bas de soie : il venait chaque jour passer des heures chez ses amis. Lui non plus, jamais il ne parlait de la Révolution. Silence.

Ouvrons d'intelligents *Souvenirs*, ceux d'Augustin Cournot, le philosophe du hasard, fils d'un notaire de Gray dans la Haute-Saône. Quatorze ans à Waterloo. L'atmosphère familiale pendant ces temps troublés ? Silence, silence. - Et rappelons-nous, dans la paix du jardin des Feuillantines où poussait en sauvage Victor Hugo (treize ans à Waterloo), le mystère muet du général Lahorie : silence, toujours silence, partout « cette France silencieuse » que présente Madame de Staël dans *Delphine* ; si murée dans son mutisme, que les enfants y perdaient le sens même des mois...

« Je ne comprenais, nous dit Quinet, que la langue du despotisme, car elle est simple... C'était celle du peuple, des soldats, de tout le monde... Celle de la Liberté était pour moi un hiéroglyphe, un idiome lettré, savante restauration d'une langue morte. » Ayant essayé de lire

avec sa mère quelque écrit politique de Madame de Staël : « Nous fûmes bientôt forcés d'y renoncer, ajoute-t-il... les mots même me manquaient... je ne savais ce qu'étaient Girondins, Constitutionnels, Montagnards, jacobins ; encore moins chartes, garanties individuelles, constitutions... Un seul mot avait remplacé tous les autres : la Terreur. Moi que personne ne me définissait... »

Quinet, fils d'un commissaire des guerres ; Hugo, fils d'un général ; Cournot, fils d'un notaire provincial : tous s'accordent entre eux et, finalement, avec Michelet, fils d'un pauvre imprimeur. Et leurs témoignages signifient finalement, pour toute une génération : rupture complète de la tradition. Dans la famille, elle est orale ; garder le silence devant ses enfants, c'est la rompre - couper le fil des temps.

*

Chose plus grave, si l'école, cet autre véhicule de la tradition, n'existe pas. Ou si peu.

Hugo : le Père Larivière, abbé défroqué qui, par excès de zèle civique, avait épousé sa servante - et le bouquiniste Royol admettant les enfants à vagabonder parmi ses invendus : tels furent ses doctes maîtres, loin du collège Napoléon qui lui offrit en vain

*Ses bancs de chêne noirs, ses longs dortoirs moroses,
Ses magisters qui font, parmi les paperasses,
Manger l'heure du jeu par les pensums voraces...*

Le collège ? Mais, à celui de Blois, Augustin Thierry (vingt ans à Waterloo) connut tour à tour un professeur de cinquième qui s'était préparé à l'enseignement dans la gendarmerie ; un professeur de grec qui s'initiait à la langue d'Homère en pratiquant le dessin ; finalement, un professeur de rhétorique qui tenait épicerie dans un faubourg. Revenons à Quinet : à Bourg-en-Bresse, comme premier maître, un violoneux mathématicien, en qui une crise soudaine révéla un fou. À Charolles, au collège, un vieux capitaine de dragons : en fait de latin, il commentait à ses élèves le *Règlement sur la Cavalerie...*

Ainsi, pour ces jeunes hommes, tradition historique, néant ; tradition culturelle, néant. A quoi bon ? Pour faire un mort au coin d'un bois n'en sait-on pas toujours assez long ? D'eux tous, Michelet le déshérité fut encore le plus favorisé ; dans son vieux Charlemagne, du moins reçut-il les leçons des meilleurs maîtres du temps. Dont Villemain. Mais c'étaient sages personnes, prudentes elles aussi, et silencieuses.

Au total, ces jeunes Français, des déracinés ? - Non, dirait mon jardinier, mais des boutures. Point de racines sous eux, sauf celles qu'ils se créeront. Le passé ? Ancien régime biffé des mémoires ; d'autant mieux que jamais il ne s'était soucié de s'enseigner lui-même dans les écoles. Nouveau régime ? Mais l'Empire n'allait pas enseigner la Révolution... Silence sur elle, silence sur l'Empire même, silence que rien ne rompait, sinon les dithyrambes du *Moniteur*, et, de loin en loin, le fracas de ces fêtes officielles que Michelet détestait d'instinct : « Elles présageaient chaque fois de nouveaux malheurs », écrit-il en traduisant, fidèlement, le sentiment des pauvres. Seuls, les enfants riches y prenaient quelque joie, en regardant, sous le soleil triomphant, le maître du monde

Passer, muet et grave, ainsi qu'un dieu d'airain...

Alors, la liberté, dans ce gouffre de silence ? Essayons de dépasser les contingences individuelles ; après tout, la question vaut la peine d'être posée : comment, aux ferveurs qu'attestait le vieux cri : *La Liberté ou la Mort*, comment put succéder l'acceptation résignée de la liberté morte ? et s'expliquer, tout au long du XIXe siècle, ce jeu oscillant d'éclats et d'occultations - les résurrections et les ensevelissements d'une liberté tantôt triomphante et tantôt dédaignée ?

*

On va disant (il n'y faut guère d'efforts) : ce n'était point la Liberté que la Révolution poursuivait de sa passion, envieuse et nivelante ; c'était l'Égalité... Mais ce progrès vers l'égalité civile et politique, fut-il donc la conséquence de la Révolution - ou la suite naturelle de transformations qui n'attendirent point notre 89 pour se réaliser lentement dans toute l'Europe ? Relisons, dans *l'Histoire de Belgique*

d'Henri Pirenne, quelques pages remarquables sur le Joséphisme : elles se trouvent éclairer, d'un jour lumineux, ce qu'on peut appeler « le côté Joseph II de la Révolution ».

Ah ! si nous prenions l'habitude salutaire de penser notre histoire en fonction de l'histoire européenne ! Quelqu'un nous y a conviés, il y a plus de cent ans :

Ce ne serait pas trop de l'histoire du monde pour expliquer la France.

Formule d'une magnifique plénitude : on la rencontre en tête de *l'Introduction à l'Histoire Universelle* de Jules Michelet. Et ce n'est pas qu'une formule. Point d'histoire de France qui, plus que celle de Michelet, baigne dans les vives eaux du monde européen. Sa Renaissance n'est pas la Renaissance Française. Le Dürer de la *Melancolia*, le Michel-Ange de la *Nuit* y tiennent plus de place que Fouquet, les châteaux de la Loire et Michel Colombe. Et si, avec un acharnement stupide et factieux, Michelet n'avait pas été démolí systématiquement par des Français, cuistres les uns, partisans les autres, sois les uns et les autres - la belle formule de 1831, comme un Pirenne en quête de précurseurs eût pu s'en emparer, j'imagine, dans son mémorable discours sur *l'Histoire Comparée* ? Non, dans cette indifférence, dans cette inconstance vis-à-vis de la liberté politique, ne voyons pas une particularité de la France seule. Mais la suite, fatale, des lents, des continuels progrès du nivellement social et de la démocratie réelle dans le monde d'Occident.

*

C'est que - toutes ces constitutions longuement méditées, avec leur dosage de pouvoirs et d'influences, leurs conditions d'électorat et d'éligibilité, leurs homéopathiques dilutions d'autorité et de liberté : bon pour les temps de paix sociale et politique, dans des sociétés conservatrices. Mais qu'une sorte de progrès mette les masses en mouvement, leur donne l'idée de leur puissance, la conscience de leurs besoins, la volonté de satisfaire leurs désirs : les voilà qui, sans plus d'égards, posent leurs gros souliers sur ces fines horlogeries et les écrasent au sol. Après quoi désordre, trouble, malaise. Et les mêmes

masses, satisfaites d'avoir montré leur force et assouvi leurs passions, se rallient à une dictature, individuelle ou collective -qu'elles sentent nécessaire pour qu'à nouveau la machine se remette à tourner...

Proudhon - qui peut souvent servir au Michelet du *Peuple* de commentateur - Proudhon parle, en 1852, de l'instinct populaire, « plus facilement saisi de la notion simple du pouvoir que de l'idée compliquée de contrat social ». Eh oui ! Si les classes laborieuses, en dépit de quelques expériences retentissantes, semblent se soumettre à l'autorité, tout le long du XIXe siècle, avec moins de difficulté parfois que les « classes raisonneuses », comme dit Cournot - c'est qu'elles savent, ou croient savoir (disons, c'est qu'elles savaient alors, ou croyaient savoir : car au XIXe siècle, l'illusion est impossible) que, d'un fort coup de reins, elles pourraient toujours, le moment venu, rejeter le fardeau qui les écraserait trop. Les « raisonneurs » n'ont pas ce sentiment. Ils ne peuvent qu'émettre un regret platonique, celui du jeune Michelet écrivant, un soir de 1820 que l'orage grondait dans Paris : « je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil... »

Et voilà comment, au XIXe siècle, en France comme ailleurs, les sociétés à tendances égalitaires passent par des alternatives de turbulence et de soumission. Certes les sociétés à tendances hiérarchiques qui viennent s'intercaler dans la trame d'une histoire oscillante travaillent à rétablir le régime savant, cher aux calculateurs de l'élite : mais l'espèce de liberté, la liberté pondérée par la loi, qu'elles essayent ainsi d'instaurer, ou de restaurer -elle n'est pas faite sans doute pour engendrer des passions. Ni pour faire mourir des foules sur les barricades.

*

Et puis, et puis... En 1872, le sage Cournot pouvait écrire cette phrase, dont le comique nous semble si tragique : « Il en est de certains despotismes comme de la monarchie universelle et de l'irruption des barbares : ce sont des phénomènes historiques devenus incompatibles avec les conditions de la civilisation moderne. » 0 illusions du progrès ! Il est vrai que Stendhal, en 1829, avait déjà vaticiné : « je sais que notre liberté s'augmentera d'un centième tous les ans, et aura doublé en 1929. » L'homme de Cularo était prudent, de ne point dé-

passer 1929. Mais de telles convictions banalisent la liberté. Elles la dévalorisent.

Le banal n'a plus cours à la Bourse des sacrifices.

III

L'expérience de Michelet et la liberté

[Retour à la table des matières](#)

Nous pouvons maintenant revenir à Michelet. Nous savons l'encadrer. Que le grand souci des siens, sous Napoléon, n'ait pas été de parler librement, mais de vivre ; que l'Empire soit demeuré pour lui le temps des privations et non de la révolte ; que d'ailleurs la résolution de ses parents décidant de mettre au collège, contre tout bon sens, ce petit pauvre que rien ne semblait prédisposer à un grand avenir - que cette folle et si sage résolution, à quoi nous devons Michelet, ait eu pour conséquence de lui faire sentir, dans les cours de Charlemagne où ses camarades le brimaient cruellement, non qu'il était privé de liberté, mais que l'égalité n'était pas pour les pauvres : anecdotes si l'on veut et caractéristiques particulières du petit Jules Michelet. Mais ce petit Michelet vivait de la vie commune de ses contemporains. Et son histoire, en gros, est l'histoire même d'une génération.

Avec, redisons-le, un avantage pour lui. Une compensation, due à sa qualité de Parisien. La royale harmonie de la prose latine, le chant libérateur de la poésie grecque réchauffaient, malgré tout, cette âme d'enfant triste, poussé comme une herbe sans soleil entre deux pavés. Or, le latin, le grec, ce n'étaient pas seulement Homère et Virgile, mais Tacite, Plutarque et Démosthène, la liberté à l'antique, tout ce qu'on vit ressortir, un jour de 1816, dans un fameux discours français dont nos grands-pères surent longtemps par cœur les périodes nerveuses et cadencées : « Rome, sous les consuls, donnait des couronnes à la vertu ; elle était libre alors ! Rome, esclave sous Domitien, honore les

grands hommes par des proscriptions. Accuse par l'estime publique de vertu et de génie, Dion fut proscrit... »

*

1816 : l'ironie des choses voulut, un instant, que ce discours de Concours Général prît figure de manifeste loyaliste. Et le due de Richelieu demanda à voir le jeune lauréat qui, sous le couvert des libertés restaurées, semblait communier avec la royauté de la Charte octroyée. Mais Jules Michelet pouvait-il se rallier aux bonnes doctrines ? Pouvait-il même rejoindre, dans leurs cénacles, les futurs doctrinaires, ceux qui coulaient de longs regards vers l'Angleterre et son parlementarisme ?

Ne le croyons pas timide. En ces années qui décident du sort de la Restauration - il bouillonne, au contraire. Il dispute. Il tient tête à ses maîtres même, à Andrieux d'Alba dévot et mystique, à Villemain qui est toujours « pour le pouvoir ». Il envisage de perdre, s'il le faut, son gagne-pain, son humble place de répétiteur crotté et famélique. Il est celui qui, ce jour de juin 1820 où Paris, prenant fait et cause pour le général Foy, manifeste en grondant, note : « J'entends venir du côté des Tuileries un bruit immense, comme le cri de vingt mille poitrines ; ce n'est point d'une bataille ni d'une fuite ; c'est un cri continu, qui n'est terrible que par sa grandeur. Cette grande voix réalise le peuple dans mon imagination. Il se lève comme un seul homme, indigné de la perte de sa liberté. » Et c'est là qu'il ajoute : « Cette soirée sera sanglante... je sens vivement la nécessité de savoir manier un fusil... »

En fait, Michelet ne descendit point dans la rue, Michelet n'apprit pas la charge en douze temps. Faute de loisirs ? Sans doute. Éloignement pour cette vidante carrière de publiciste, à quoi toujours il préférerait « un vrai métier » : certes. Besoin précoce de concilier les extrêmes ? il le dit. Mais il y eut autre chose.

*

Ces libéraux, ces futurs doctrinaires, ce qu'ils doctrinaient déjà, tous - c'était la tradition parlementaire et libérale d'Angleterre. Ils

continuaient à vivre sur Montesquieu. Un Montesquieu réduit à l'état de carcasse, à force d'avoir été rongé et sucé.

Or l'anglomanie politique à la Montesquieu : très peu pour Michelet. André Monglond a bien montré naguère, en quelques pages lumineuses, tout ce qu'il entra de « préromantique » dans l'art, le goût, la sensibilité profonde du grand historien. Mais, précisément, les préromantiques - à l'heure où cependant la mode se faisait en France toute britannique - les préromantiques, après 1780, ont déjà commencé à secouer le joug des influences littéraires anglaises. Que Michelet, en ceci encore, les ait suivis, nous en avons un signe certain : notre grand historien n'est pas shakespearien. Je veux dire, il ne se montre point nourri de Shakespeare, comme, par exemple Stendhal à la même époque. Et quant à la théorie du régime parlementaire anglais, son sentiment est net. Il lui a donné finalement sa forme achevée dans le beau chapitre de *l'Histoire de France* qu'il intitule : *Le Credo du XVIIIe Siècle* :

Le pauvre Montesquieu avait été dupé sur l'Angleterre, mystifié par les Walpole. Ils lui firent admirer la machine, qui est peu de chose. C'est la vie qui est tout. La vie, c'est l'Habeas Corpus, et le jury, la sûreté de l'homme et la maison bien fermée. La maison, qu'est-ce ? Le mariage. Une femme sûre qui ne tient qu'au mari (beaucoup plus qu'aux enfants). C'est ce qui a fait tout le reste, la force du dedans, la grandeur du dehors...

Et revenant à son point de départ, l'historien conclut :

On n'imite pas la liberté. On ne l'importe pas. Il faut la prendre en soi. À chacun de la faire par l'énergie du sacrifice, non le sacrifice d'un jour, mais celui de tous les jours, le fort travail suivi, les mœurs laborieuses...

Aux Anglais la liberté à l'anglaise. À nous, une liberté à la française.

Là-dessus se greffait un autre parti pris. Nous n'allons pas le dissimuler : en quoi gêne-t-il l'historien ? Michelet, héritier de vieux sentiments que l'histoire, chaque jour, lui rendait plus vivants - Michelet, longtemps, comme tant d'autres de ses contemporains, a détesté l'Angleterre. Pourquoi ?

Parce qu'elle était l'aristocratie ? Michelet put s'en apercevoir à chaque pas, lorsqu'il la parcourut en 1834. Parce qu'elle était, à son goût, trop matérielle et charnelle, le pays des nourritures fortes, des breuvages redoutables que le mince Parisien « n'osait aborder » - au total, une « belle manufacture de viande » montée par une race de bouchers, vendeurs de laine en Flandre et surnourris : d'où leur carnation par trop éblouissante, mais aussi leur énergie d'entreprise « qui les a menés en France, aux Indes, pour piller » ? Toutes ces raisons valent. Mais la grande n'est pas là. Elle tient en un seul mot : Waterloo.

Waterloo - et voilà pourquoi, traversant ces riches campagnes d'Angleterre, ces bruyants comptoirs, ces ateliers en fumés, l'historien éprouve « l'humiliation nationale » dont il fait part à Faucher en 1835. Voilà pourquoi il est si dressé contre Talleyrand l'anglomane, « Anglais à nous faire frémir, nous qui tenons encore à la France ». Voilà pourquoi il a beau se raisonner, se contraindre à écrire : « L'Angleterre est peut-être, jusqu'ici, le but de l'humanité, ayant dompté la nature la plus indomptable, mer et métaux », on sent bien que le cœur n'y est pas. Il faudra la catastrophe de 1870 pour qu'il puisse écrire, un jour de 1872, à Darwin : « Un pont se fait entre les deux nations ; les deux grands génies nationaux se reconnaissent enfin... »

Pour leurs vingt ans, ces hommes de 1815 avaient connu la défaite, l'invasion, la mutilation de leur pays. Ne nous étonnons pas de leur longue mémoire. Mesurons simplement, à la vigueur de leurs réactions anti-britanniques, l'intensité de celles que, nés simplement cinquante ans plus tard, ils eussent nourri, tous, pour un autre pays : celui qui par trois fois en 70 ans devait envahir, piller, mutiler, dépeupler et salir leur patrie.

Ceci noté, tout n'est pas dit encore. Ne prenait pas place qui voulait sur les canapés du *Globe*, ou devant les cheminées des salons libéraux. Sainte-Beuve nous le rappelle dans un curieux article de 1861 - un article consacré à Prévost-Paradol.

Ce brillant publiciste, idéalisant après coup une époque qu'il n'avait point vécue, célébrait en elle le régime qui laissait aux talents leur chance d'arriver. « D'arriver à quoi ? » réplique Sainte-Beuve avec une pointe d'agacement - en homme qui s'y est frotté jadis et qui en garde quelques égratignures. Qu'eût donc fait Paradol sous le bon roi Charles X ? Ou même, plus tard, sous le bon roi Louis-Philippe ? « Qu'on ne se figure pas, rabroue le critique, que le talent-seul et l'esprit suffisaient. Il fallait autre chose encore ; il fallait une certaine fortune, une certaine position, des alliances dans le monde ; il fallait être avec quelqu'un, choisir... Est-ce avec les doctrinaires, et avec MM. de Broglie et Guizot, est-ce avec M. Thiers, est-ce avec M. Saint-Marc Girardin que M. Prévost-Paradol eût marché ? »

Interpellons à notre tour Michelet. Une certaine fortune, une certaine position, des alliances dans le monde, l'humeur de se faire aide de camp, de mériter à force d'empressement et de docilité ses grades sous les Royer-Collard, les Guizot, les Cousin ? Très peu pour lui.

Ces Messieurs, Michelet se les est ménagés, comme il fallait, sans jamais se les concilier vraiment. Mais il est toujours resté un solitaire. Il n'était pas insensible au fait qu'on le distinguât. Il remerciait gentiment. Mais il se dérobaux avances des salons : catholiques, légitimistes, libéraux, c'était tout un. Quelque chose de peuple, une fierté d'être peuple, au fond de lui, l'avertissait qu'il n'avait rien à faire dans ces milieux-là - rien, qu'à y perdre son originalité. D'ailleurs, le jour où il avait choisi de prendre « un métier véritable », l'enseignement, il avait choisi. Il avait trop de travail devant lui pour gaspiller sa vie en présences mondaines. Et il respectait trop l'histoire pour en faire, comme tant d'autres, un garde-manger pour journaliste en mal d'articles rapidement brossés.

Donc il attendit. Pendant toute la Restauration. Il ne boudait pas. Il faisait les gestes nécessaires et labourait son champ, en paysan des Géorgiques. De son pas rapide, il courait des Archives à l'École Nor-

male et à la Sorbonne. Même, on pouvait le voir, deux fois par semaine, à six heures et demie du matin, déboucher de la rue de l'Arbalète en frac noir à jabot de dentelle, en culotte courte, sans manteau même au fort de l'hiver ; il gagnait ainsi les greniers du vieux Louis-le-Grand, et pendant plus d'une heure, à la lueur des chandelles, il animait, réchauffait, exaltait de son enthousiasme les Normaliens de la Restauration ; après quoi, de son même pas vif, il se transportait, aux Tuileries et à huit heures y commençait sa leçon d'histoire à la princesse Louise, fille de Madame la Duchesse de Berry - qui parfois prenait sa part du régal...

Jusqu'au jour de juillet 1830 où le trône de Charles X s'effondra en quelques heures. Sous la poussée du bourgeois libéral épaulé par le, patriote en blouse.

*

Alors, ce fut une ivresse. De projets, d'illusions, de liberté. Dans un éclair, l'éclair de Juillet, Michelet vit son oeuvre future se dresser devant lui pour la première fois. « 1830, l'histoire comme un juillet éternel... En trois ans, des torrents de lave qui n'ont pas refroidi après quarante années. » Et dans une autre note, il écrit :

Jusqu'alors, je n'avais fait que des études : Précis, Vico... En octobre 1830, c'est-à-dire deux mois juste après la Révolution de Juillet, j'écrivis et bientôt lançai un petit livre, Introduction à l'Histoire Universelle. J'y arrachais l'histoire du fatalisme, de ce principe unique vers lequel penchaient tous les penseurs d'alors, non seulement les historiens mais le père adoptif de Thierry, Saint-Simon, et toute l'école saint-simonienne. La liberté renaissante en juillet m'avait donné des ailes. Je définis l'histoire, dans cette Introduction, la victoire successive de la liberté humaine sur la fatalité de la nature.

Et c'est vrai. Michelet, enivré de joie et d'enthousiasme à la vue du drapeau tricolore flottant sur les tours de Notre-Dame -Michelet entonne son hymne à la liberté. Mais à quelle liberté ?

Une liberté de moraliste, et non point de juriste. C'est-à-dire, répétons-le, une liberté à la française.

IV

Une liberté qu'on se fait soi-même

[Retour à la table des matières](#)

Une liberté de moraliste : avant de la mieux définir, faudrait-il s'étonner de la trouver là - on veut dire sous la plume d'un historien ? Michelet, ce Père de l'Histoire, ne pouvait-il nous doter d'une liberté d'historien, d'une liberté à la baïonnette, fille des révolutions vengeresses et des sursauts populaires ?

Mais d'abord, ne l'oublions jamais : sous la Restauration, dans les années 20, même un Michelet n'entrait dans l'histoire que de biais, par des voies détournées. Licencié ès lettres, docteur ès lettres, agrégé des lettres, le futur historien n'avait jamais suivi un seul cours d'histoire au collège. Pour la meilleure des raisons : on n'enseignait pas l'histoire, de son temps, au collège. Et si, en dehors de ses classes, il avait voulu, malgré tout, s'initier au passé, et d'abord au passé de son pays : que lui eussent offert les libraires ? Un Velly. Le Velly cher à Voltaire. Le Velly cher à Napoléon qui se mettait en peine de le faire continuer. Le Velly dont, en 1819 encore, l'imagination du jeune Victor Hugo devait se satisfaire. Le Velly du portrait de Childéric, entre bien d'autres : *Childéric fut un prince à grandes aventures... C'était l'homme le mieux fait de son royaume. Il avait de l'esprit, du courage, mais, né avec un cœur tendre, il s'abandonnait trop à l'amour : ce fut la cause de sa Perte...*

On comprend alors que - par une erreur, sans doute : mais Sainte-Beuve n'était pas sûr que Jouffroy le philosophe n'en eût point commis une toute semblable - on comprend que Michelet, longtemps, ait hésité entre la philosophie, les lettres et une histoire dont il portait en lui l'exigence, mais qui était tout entière à créer. N'oublions pas que sa thèse de doctorat en latin traite *De la Perception de l'Infini* selon Locke - et que, chargé à l'École Normale, en 1827, des deux cours de

philosophie et d'histoire qu'il considérait comme formant un tout, lorsqu'on lui retira la philosophie, en 1829, pour ne lui laisser que l'histoire, il protesta vivement. Il sentait la mesure comme une humiliation, une sorte de déchéance. Aussi bien son histoire (et donc *notre* histoire) n'est-elle pas née de la philosophie ! N'est-ce pas Victor Cousin qui l'a tenue, finalement, sur les fonts baptismaux ?

Non, ne nous étonnons pas si Michelet, profondément remué en 1830 par la levée en masse du peuple de Paris, côte à côte avec la bourgeoisie, lorsqu'il sentit en lui le besoin de composer, lui aussi, de broser sa Barricade, mais en historien -ce n'est pas une dissertation à la Benjamin Constant sur ce qu'on pourrait nommer la liberté à l'anglaise qu'il offrit aux Français, ce ne fut pas non plus une histoire de la longue, lente, hasardeuse conquête des libertés publiques par les peuples enchaînés : ce fut une immense fresque d'histoire philosophique et morale, enlevée avec une sorte de furie sûre d'elle-même, une adresse et une justesse de main qui déconcertaient. Ne nous étonnons pas. Formulant son verdict sur la Constituante : « Le peuple, écrit-il dans *La Révolution*, le peuple a en sentimentalité, sympathie, bon cœur ; il n'a rien pu formuler ; il n'avait pas de formule politique, il n'avait pas de symbole religieux... Le peuple n'avait rien lu, rien vu. » Lui aussi, l'historien, il se trouvait pris au dépourvu, démuné d'ancêtres et de traditions. Il lui fallait tout tirer de son fonds.

Du bas de laine où des générations de Français laborieux et patients avaient entassé leurs économies morales et leurs expériences.

*

Dans son Credo du XVIIIe Siècle il s'en est expliqué clairement. Citons le passage en entier. Il est bref - mais explicite : tous les textes de Michelet sur la liberté ne le sont pas au même degré. Souvent l'historien y procède par allusions. Et ses modernes lecteurs ne le comprennent pas toujours :

Le premier mot qui parut en 1734, écrit-il, le premier cri, c'est l'action. Voltaire, dans ses Lettres anglaises et la Lettre contre Pascal, dit la grande parole, le moderne symbole :

Le but de l'Humanité est l'action.

L'action, but souverain de l'homme - cela renvoyait au néant les dogmes de l'inaction, de la contemplation stérile.

Coup de griffe au christianisme, devenu, en ces années 60, le grand ennemi. Mais non le seul ennemi. Car Michelet poursuit : « Le but, entendez-vous, ce n'est pas le plaisir, ce n'est pas l'intérêt. » (À vous Helvetius, Holbach - à vous les modernes écoles de la matière et du plaisir.)

Mais Voltaire, Voltaire l'anglophile, l'anglomane ? Point d'erreur sur lui :

Voltaire se croit sensualiste et disciple de Locke. Il ne l'est point au fond. Il se sépare très bien de lui, et de tous ceux qui croient la morale variable - qui ne reconnaissent pas une règle identique d'action. Et il n'est pas moins contre le fatalisme. Contre Wolf, contre Frédéric, il proclame et la liberté, et l'action.

Le fatalisme : voilà le grand mot prononcé. Et Michelet fonce aussitôt :

La liberté, dans l'homme, est la santé de l'âme. Plus on a la santé morale, plus on croit à la liberté. Le fataliste est un malade... C'est un état artificiel, contre lequel protestent la conscience et la liberté intérieure...

Voltaire soutient cette thèse contre un homme qui va régner, le jeune prince de Prusse (1738). Il tremble de le -voir persister dans ce fatalisme qui endurecit le cœur. « Au nom de l'humanité, daignez penser que l'homme est libre. »

Voltaire, Michelet aussi. Michelet qui définit ici son idéal de tous les temps. Michelet, le vieux Michelet parvenu au faîte de sa gloire - et qui met en forme, simplement, les pensées qui déjà l'agitaient en 1814, ce jour d'hiver où, l'ennemi étant aux portes de Paris et lui-même sans feu, sans pain, abandonné de tous, il frappait de sa main crevée par le froid le coin de sa table de chêne, dans un pur mouve-

ment de stoïcisme, mais aussi d'élan volontaire, d'héroïsme spirituel et moral, qui l'inondait d'une joie virile et qu'il n'avait point de peine à restituer, trente ans plus tard. Car c'était le fond de sa nature. « Je croyais à l'avenir parce que je le faisais moi-même » : toute sa conception, en cette belle formule, de la liberté. D'une liberté active et morale. N'ajoute-t-il pas : « La morale héroïque se prouve par les actes et les œuvres ; la liberté par l'énergie. »

Liberté virile, liberté héroïque - liberté prométhéenne aussi. Une fois de plus, le mythe éternel s'impose à Michelet.

C'est sur nous que nous devons travailler. Et la grandeur se trouve en ce travail. L'âme est grande par ses pensées et par ses sentiments. Le reste est étranger. La liberté n'est pas. La liberté se fait :

A chacun de nous de la faire, par l'énergie du sacrifice. Non le sacrifice d'un jour, mais celui de tous les jours - le fort travail suivi, les mœurs laborieuses.

Ainsi s'explique qu'écrivant l'histoire du règne de Louis XIV -pas une fois, pas une seule fois il ne déplore, il ne décrit la perte des libertés publiques, leur écrasement de plus en plus complet par la dure machine des intendants. Ainsi s'explique qu'il ne fasse nul écho aux *Soupirs de la France esclave*, ni à tant d'autres doléances de semblable inspiration. Qu'importent les libertés ? La liberté d'abord. Il s'avance jusqu'à dire : « La liberté avant tout et surtout. C'est la première des réformes sociales. »

*

La première des réformes sociales... Quelle discussion, ici, pourrait s'accrocher (quelle difficile et cependant nécessaire discussion) à ce beau clou forgé par l'historien ? « La première des réformes sociales ? » Et de morigéner ce pauvre Michelet, né en 1798, comme s'il s'agissait d'un homme né en 1898...

Eh bien oui : Michelet ne connaît pas, ou peu, faut-il dire le prolétaire ? Mais tout dépend du sens qu'on donne au mot. Michelet, enfant, a toujours eu des yeux, et clairvoyants, pour les misères sociales

de son temps. J'ajoute, je tiens à ajouter : et de son pays. C'est lui qui, dans un chapitre du *Peuple* nourri à la fois de ses constats d'enquêteur et des documents humains rassemblés et commentés par Buret et par Villermé, trouve les traits qu'on sait pour décrire « ces pitoyables visages d'hommes, ces jeunes filles fanées, ces enfants tortus ou bouffis », ce misérable petit peuple d'hommes-machines « qui vivent à moitié », cependant que « la tête tourne, le cœur se serre quand pour la première fois on parcourt ces maisons-fées où le fer et le cuivre, éblouissants, polis, semblent aller d'eux-mêmes, ont l'air de penser, de vouloir, tandis que l'homme faible et pâle est l'humble serviteur de ces gens d'acier ». C'est lui, le Michelet du *Peuple*, qui rejoint le Zola de *Germinal* lorsqu'il montre, dans ces ateliers mécaniques, l'homme se sentant si peu homme, que, sitôt sorti, il cherche, il doit chercher avidement la plus vive exaltation des facultés humaines - « celle qui concentre le sentiment d'une immense liberté dans le court moment d'un beau rêve : l'ivresse, surtout celle de l'amour ». Et n'est-ce pas lui encore, Michelet, qui, en 1843, sortant d'une de ces visites de charité active et de réconfort qui furent à toutes les époques de sa vie (de sa vie d'homme pauvre et sans rien derrière lui) une de ses habitudes presque quotidiennes - n'est-ce pas lui qui définissait ainsi la rue Traversière : « un affreux laboratoire à faire des enfants qui meurent - à faire des morts ».

Mais quoi ? Michelet ne s'évade point du cercle de ses pensées. L'atelier mécanique, « c'est le règne de la nécessité, de la fatalité ». Revoilà prononcé le grand mot. Et contre la Fatalité, pas d'autre remède que la Fraternité. Ou, si l'on veut, il Amour, « le principe désintéressé de l'Amour qui crée une personne, une liberté - libre d'agir contre l'amour même ». Tout comme l'éducation crée un enfant libre de réagir contre son maître. Tout comme la cité engendre le citoyen libre de condamner la cité - et de la faire ainsi s'avancer plus loin, beaucoup plus loin, sur la voie du progrès...

Pensées d'arrière ; pensées bêtantes, pensées chrétiennes plus qu'à demi ? Voire. Ce serait à discuter. Non pas en philosophe, en historien s'entend. Quand Michelet - Michelet né en 1798, j'y reviens encore : mais il est si vivant que nous le traitons toujours, malgré tout, comme un de nos contemporains directs - quand Michelet parle de Fraternité, êtes-vous bien sûr qu'il n'entende par là qu'une vertu privée, qu'une

vertu d'individu charitable et bien intentionné, mais d'ailleurs totalement dénuée d'efficacité sociale ? Quand Michelet parle de Fraternité, ne pense-t-il pas à une Fraternité collective, à une Fraternité ouvrière, agissante et s'il le faut combative ?

Sa langue n'est plus celle de nos débats sociaux ? Certes - et il est bien vrai que le peuple est mort, le peuple de Jules Michelet. Mais enfin, les Français qui sont nés aux environs de 1880 ont connu des représentants valables du prolétariat - d'un prolétariat qui n'avait plus rien de commun, que le nom, avec le prolétariat des années 30 ; et ces représentants portaient en eux des soucis qu'il faut bien qualifier de moraux. Et ces représentants, ces « militants » étaient des hommes dans la force du terme, des hommes qu'on aimait parce que, précisément, ils remplissaient toute la condition humaine - parce que, ces ouvriers, ces syndicalistes, ces militants, qui n'avaient point fait leurs classes, ou du moins qui ne les avaient point faites dans les lycées mais sur le tas, sur le tas humain et laborieux des réalités sociales. non seulement ils remplissaient, mais ils dépassaient cette condition - eux, les magnifiques porteurs du plus pur idéal humaniste qui soit - eux, les authentiques tenants d'une morale ouvrière, au fond de quoi, sans doute, il eût été facile de retrouver quelques-uns des sentiments élémentaires, des sentiments puissants qu'un Michelet met en forme.

Mais ces militants ne sont plus. Vieilles lunes. D'autres sont venus, qui... je l'entends. Historien, je crois avoir des yeux pour voir ces transformations, pour essayer à leur tour de les comprendre et de les expliquer. Mais tout de même, nous n'allons pas exiger de Michelet - de Michelet qui (pardon !) est né en 1798, mais qui n'est toujours pas mort (en quoi il semble bien qu'il n'ait pas raison) - tout de même, nous n'allons pas exiger de Michelet qu'il ait, à longueur de siècle, prévu et suivi toutes les évolutions d'un état d'esprit sur quoi il y aurait tant et tant à dire. Un gros livre à écrire. Un livre qu'il faudra bien qu'un jour on écrive !

*

Ainsi, et pour fermer la parenthèse - Michelet, la liberté morale et non les libertés publiques. N'exagérons cependant rien. Il est entendu que, contre la tyrannie, le despotisme, la dictature, il a su trouver les

paroles qu'il fallait. Témoins, entre d'autres, cette poignée de notes jaillies du fond de son cœur et griffonnées, au mois de février 1845 (*il y a juste un siècle*) en marge du livre apocalyptique de son collègue et ami Mickiewicz : *L'Église officielle et le Messianisme*.

Ardent patriote polonais, poète de génie, auteur de ce *Livre des Pèlerins polonais* que traduisit Montalembert et qui, à Lamennais, inspira les *Paroles d'un Croyant* - Mickiewicz avait vu créer pour lui, à la fin de 1840, une chaire de langues et littératures slaves au Collège de France. Pendant deux ans, il avait professé des cours substantiels sur des questions qu'il connaissait. Puis, un jour de juillet 1841, *il* avait reçu la visite d'un « Messie » - d'un illuminé, Towianski, qui promenait par le monde une doctrine secrète. Il y avait les esprits lumineux, il y avait les esprits ténébreux. Se glissant dans le corps des hommes, ils s'y battent sans trêve. De temps à autre, un être prédestiné surgissait, qui assurait pour un temps le triomphe de la Lumière. Tel, le Christ : mais sa lumière s'était éteinte. Tel, Napoléon : mais il avait trahi sa mission. Tel, finalement, Towianski lui-même...

Hommes de 1940, nous eussions éconduit, poliment, le Messie en lui donnant l'adresse d'un ami psychiatre. Homme de 1840 et Polonais, Mickiewicz l'écouta et se sentit séduit. D'où ses cours apocalyptiques de 1842, 43, 44. Apocalyptiques et d'autant plus courus. Quand le maître avait fini, des femmes prosternées lui embrassaient les pieds. Et les hommes lui prenaient les mains, pour les porter à leurs lèvres...

Michelet n'y put tenir. On lira plus loin quelques-unes des réflexions qu'il jeta, à sa mode, en travers de quelques pages de papier blanc. Elles y prennent l'allure d'un poème inspire :

*Un homme ? pourquoi pas plusieurs ?
Pourquoi pas mille ?
Pourquoi pas tous ?*

Et cette formule étonnante :

Le dernier héros qui ait paru, ce n'est pas Napoléon, comme il disait :

c'est la Révolution...

*M. de Maistre qui la guette du haut des Alpes
lui annonce
qu'elle aura bientôt un homme.
En effet, elle gagne Arcole
et croit que Napoléon l'a gagné...*

On lira le reste plus loin. On y retrouvera, toujours, à toutes les lignes, l'opposition fondamentale : liberté, fatalité :

*Ils veulent un homme qui entraîne fout par une autorité mystique...
Le pluriel, le collectivisme leur semble impossible...*

Oui, mais :

L'unité mystique en un homme individuel,

*messie successif,
c'est encore matérialité, fatalité.*

Ainsi Michelet reste toujours sur ses positions. Qu'il s'agisse de Napoléon ou de la Révolution, de ses protestations contre Mickiewicz ou de son admirable méditation - qu'on trouvera aussi plus loin - sur les dernières paroles de saint Louis, partout le même souci : combattre cette « larve du fatalisme » que Michelet découvre partout - dans le symbolisme de Vico et de Herder, dans le panthéisme « naturel » de Schelling, dans le panthéisme « historique » de Hegel, aussi bien que dans le matérialisme honni des Saints-Simoniens - on dans l'histoire de races et d'idées qu'illustrent les Guizot et les Thierry.

Différents en tout, ces philosophes et ces historiens. Mais semblables en ceci : « contre la liberté, ils sont d'accord ».

V

La liberté de Michelet et la tradition française

[Retour à la table des matières](#)

Forte unité d'une pensée qui ne se dément pas. Et comment se serait-elle démentie ? Elle naît d'un être vivant et de ses conflits intimes les plus constants. Elle s'inscrit d'autre part dans une tradition : celle d'un grand peuple, représenté par de grands esprits.

Liberté, fatalité : c'est aussi, pour Michelet, ce conflit de la chair et de l'esprit qui n'était point pour lui, certes, on ne sait quelle abstraite idée-machine : un thème à dissertations spiritualistes. Depuis son ardente, son inquiète adolescence rongée d'amour et de désir, son adolescence à refoulement d'enfant chétif et pauvre - l'Ange noir, conseiller des rêveries mauvaises, des troubles pensées, des convoitises charnelles, l'Ange noir luttait en lui contre l'Ange de pureté, d'austérité et de lumière. L'Ange noir avec qui, certes, il n'était point question de traiter : on ne lui fait point sa part. « Le corps, écrit-il le 9 juillet 1830 (il a trente-deux ans) - est toujours l'ennemi de la liberté humaine. Il faut que l'âme lutte Jusqu'à ce que le corps soit son esclave. On saouïle le monstre et on dit : Paix avec le Corps ! Non. Il faut que ce dernier soit vaincu, non rassasié. »

« On saouïle le monstre... » Michelet ne s'est point encore plongé dans son Luther. Le Luther du *Pecca fortiter* - de ces fortes saouïleries » de luxure et d'abomination - en touche le fond ; après quoi, d'un coup de pied, la créature remonte aux splendeurs de surface : libérée, purifiée, ennoblie de la grâce. Mais Luther ne croit pas à la liberté. Luther, contre Erasme, la piétine de ses pieds lourds.

Les Français ne la piétinent point. Ceux de la grande lignée dans quoi s'inscrit Michelet. Il n'est point question d'en faire la revue complète... Elle ne serait d'ailleurs jamais complète. Disons simplement

qu'à cette liberté morale, définie comme « le pouvoir qu'un être intelligent a de faire ce qu'il veut, conformément à sa propre détermination » (c'est la définition même de *l'Encyclopédie*, rédigée par Diderot), disons qu'à cette liberté ont cru, comme Michelet, les auteurs mêmes de Michelet, ses pères spirituels - et pareillement ses descendants, ses fils spirituels.

Ses auteurs ? Voltaire d'abord. Voltaire, dont il est plein. Le Voltaire qui, en 1734, consacre à la Liberté « définie comme Puissance » le deuxième de ses *Discours en Vers* sur *L'Homme* (le premier traite de *L'Égalité des Conditions*) :

*Qui conçoit, Peut, agit, est libre en agissant,
Souverain sur la terre et roi par la pensée
Tu veux - et sous tes mains la nature est forcée :
Tu commandes aux mors, au souffle des zéphyr,
À ta propre pensée et même à tes désirs...
Ah ! sans la liberté que seraient donc nos âmes ?*

Voltaire - Vauvenargues aussi, « le jeune et profond Vauvenargues, martyr de la cruelle retraite de Prague », et qui fut « le témoin du nouveau dogme par sa vie et par ses écrits » :

À trente ans, le jeune homme avait déjà passé par deux âges : un de concentration stoïque - dans l'enivrement d'énergie où le jeta la lecture de Plutarque. Il se dépeint lui-même, dans une lettre, comme il était alors : stoïcien à lier, désirant un malheur pour s'assurer de sa force intérieure, Plus réfléchi, il eut le second âge, celui de la force expansive, qui dit : a tout prix l'action.

Dans ces deux Vauvenargues - qui n'en font qu'un seul - comme Michelet pouvait se reconnaître ! Lui aussi, il avait traversé ces deux âges. Lui aussi, il s'était élevé de la « concentration stoïque » à cet « enivrement d'énergie » qu'il put bien d'abord, tout dominé qu'il était par ses soucis de polémiste, glorifier comme l'antidote même du christianisme et de sa « morale d'abstention » ; plus largement, plus glorieusement, il y verra aussi la condition nécessaire de l'Invention - de cette faculté créatrice de *l'Homo Faber* en quoi le XIXe siècle, après le XVIIIe, trouvera la plus parfaite expression et la définition même de

l'intelligence humaine, celle qui l'égale à Dieu puisque (le Michelet de Nos Fils le répète en écho au Chénier du Poème *de l'Invention*) : « Créer, c'est être Dieu. Les inventeurs, les créateurs vivent tout naturellement de la grande vie. »

Ce n'est qu'aux inventeurs que la vie est promise...

*

Les auteurs de Michelet... Mais ses descendants ? Est-il bien nécessaire d'en faire ici l'appel ? Il serait décevant, s'il est vrai que tous ceux dont il faudrait que nous évoquions les oeuvres et les paroles n'aient rien fait de plus, de mieux ni d'autre que de traduire les mêmes sentiments et les mêmes pensées. Celles de Michelet ? Oui, parce que Michelet, Français au plus haut degré, Français portant en lui non pas seulement la France du présent, mais la France de vingt-cinq siècles - analyste de ces vingt-cinq siècles et non point opportuniste d'une conjoncture - oui, parce que Michelet n'a jamais fait que traduire, dans sa langue magnifique et de tout son coeur, le sentiment de la France éternelle.

Comme, pour ne citer que lui, comme l'historien passionné et frémissant des Gaules, ce Camille Jullian tout proche encore de nous, que nous avons connu et touché de la main, dont nous avons aimé et reçu les leçons - et qui, arrivé au terme de son grand oeuvre et pesant dans ses balances d'historien « le bien et le mal de la conquête romaine », avec une pathétique violence s'élevait, lui aussi, à la dernière page de son sixième volume, contre cette horreur, l'histoire fataliste : « Songeons, s'écriait-il, à la dégradation du sens moral qui résulte insensiblement de cette histoire fataliste. Croire, comme Mommsen et tant d'autres, que la Gaule était à tout jamais en décadence et que la soumission à Rome était devenue la loi de son histoire - c'est nous imposer la résignation à l'endroit de tous les événements du passé et, par contre-coup, du présent même ; c'est nous inviter à l'acceptation de toutes les défaites et, par là même, à l'absolution, à l'admiration de tous les vainqueurs. Je ne saurais l'admettre... »

Écrit en 1920. Et repris bien des fois, avec un accent singulièrement émouvant, par l'homme qui voulait être « du côté de Caton, et non pas de César et des dieux ».

« Quoi, s'écriait-il quelque temps après la guerre de 1914 -quoi, si l'Allemagne nous avait vaincus, si un empire germanique eût étouffé la nation française, les historiens auraient-ils eu le droit de dire que la défaite de notre pays et l'unité allemande de l'Europe étaient inévitables et nécessaires ? Cette parole, dont nous nous détournons avec horreur pour la France, ne la prononçons pas à propos de la Gaule. »

Et il ajoutait : « Faire de Rome l'agent du Destin ou l'Instrument de Dieu - je ne sais pas ce que cela veut dire. »

Exigence passionnée de justice ; fière revendication des responsabilités ; abnégation s'il le faut, et stoïcisme ; art de savoir bien mourir pour sa foi, mais conviction profonde qu'il n'y a point, ici bas, d'obstacles assez forts pour que des volontés suffisamment raidies n'en puissent venir à bout : voilà ce qui découle de la liberté selon Michelet. Voilà ce que signifie ce qu'il vaut mieux nommer la liberté à la française. La belle liberté d'André Chénier, altière, étincelante, armée :

*Les poitrines des forts guerriers
Sont les tours qui gardent les villes.*

Ou bien celle qu'un Hugo marie à la Patrie :

*Je suis fils de ce siècle ; une erreur chaque année
S'en va de mon esprit, d'elle-même étonnée -
Et détrompé de tout mon culte n'est resté
Qu'à vous, sainte patrie et sainte liberté !*

Lucien Febvre.

II

MICHELET NOUS PARLE

[Retour à la table des matières](#)

Avertissement au lecteur

[Retour à la table des matières](#)

Par goût et par raison, l'auteur de ce petit livre répugne aux morceaux choisis. Plutôt que d'aligner les uns derrière les autres, dans un ordre qui serait le sien, des textes empruntés aux œuvres du grand historien telles qu'elles s'échelonnent depuis le Vico de 1826 jusqu'à l'Histoire du XIXe Siècle de 1872-75 - plutôt que de reproduire, une fois de plus, des pages nécessairement connues, il s'est décidé à ne donner que des extraits d'une seule œuvre, dont on trouvera ici comme la réduction. Il s'agit de cette Introduction à l'Histoire Universelle qui vit le jour en avril 1831, à la librairie parisienne de Louis Hachette, 12, rue Pierre-Sarrazin. L'Introduction, cet hymne à la liberté et à la France, à la liberté à travers la France - mais à cette liberté que Michelet, précisément, a voulu servir toute sa vie : la liberté philosophique et morale, la liberté qui s'oppose, et qu'il oppose, au fatalisme.

Oeuvre capitale, au jugement même de Michelet, cette Introduction qu'on ne connaît plus guère, qu'on ne veut plus connaître. « J'ai commencé à être, c'est-à-dire à écrire, à la fin de 1830 », notait-il à la fin de sa vie sur des feuilles recueillies par Gabriel Monod ; nous les avons déjà utilisées plus haut : « La liberté renaissante en juillet m'avait donné des ailes. Je définis l'histoire, dans mon Introduction, la victoire successive de la liberté humaine sur la fatalité de la nature. »

Et Michelet continuait : « Un esprit plus systématique eût suivi exclusivement cette tendance qui donne tout à la liberté. Moi, au contraire, j'accordai place égale aux deux principes dans le mouve-

ment alterné des choses humaines. Et au prix d'une inconséquence apparente, je marchai (comme le monde marche) par cette voie géminée sur deux rails. »

Propos de toute dernière heure. Avant la catastrophe de 1870, dont il devait mourir, Michelet avait écrit en 1869, quand il préparait sa grande Préface, sa Préface dernière à l'Histoire de France : « Ma passion était le sens vif et fécond de la liberté morale, mon Vico, mon juillet, mon principe héroïque qui créait mes livres et mon enseignement... Ma grande œuvre historique de près de quarante ans n'a pas moins en ceci son harmonie profonde, qu'elle ne suit qu'un guide, la liberté morale (ibid., 1, 210, n.).

Ce n'est donc point une œuvre secondaire sur laquelle nous entreprenons d'attirer l'attention des lecteurs en leur fournissant ce que des morceaux choisis ne donnent jamais, si intelligemment recueillis qu'ils soient : le développement d'une pensée à un moment donné, dans toute son extension. Nous avons suivi le texte même de l'édition originale : c'est le premier jet d'une œuvre, à sa date, qui d'abord intéresse l'historien. Nous avons essayé de pratiquer nos coupures de façon telle, qu'elles n'enlèvent rien d'essentiel au texte de cette prodigieuse suite d'esquisses et de raccourcis géographiques, historiques et psychologiques. Bien entendu, notre travail ne dispense personne de connaître l'Introduction dans sa teneur intégrale. Au contraire. Les titres, destinés à faciliter l'orientation, sont de nous. Deux ou trois lexies suivent ceux de l'Introduction : nous avons été conduits à les citer en cours de réflexion.

INTRODUCTION À L'HISTOIRE UNIVERSELLE (1831)

1. La Course à la Liberté

[Retour à la table des matières](#)

Avec le monde a commencé une guerre qui doit finir avec le monde, et pas avant : celle de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière ¹, de la liberté contre la fatalité ². L'histoire n'est pas autre chose que le récit de cette interminable lutte. Dans les dernières années, la fatalité semblait prendre possession de la science comme du monde. Elle s'établissait paisiblement dans la philosophie et dans l'histoire. La liberté a réclamé dans la société ; il est temps qu'elle réclame

¹ « Je félicite de tout mon cœur les nouveaux apôtres qui nous annoncent la bonne nouvelle d'une pacification prochaine. Mais j'ai peur que ce traité n'aboutisse simplement à matérialiser l'esprit. Le panthéisme industriel, qui croit commencer une religion, ignore deux choses : d'abord qu'une religion tant soit peu viable part toujours d'un élan de liberté morale, sauf à finir dans le panthéisme qui est le tombeau des religions ; en second lieu, que le dernier peuple du monde chez lequel la personnalité humaine consentira à s'absorber dans le panthéisme, c'est la France. Le panthéisme est chez soi en Allemagne, mais ici ?... »

(Note de Michelet, p. 77, et coup de patte aux Saints-Simoniens.)

² « Je prends ce dernier mot au sens populaire et je place sous cette dénomination générale tout ce qui fait obstacle à la liberté. - Comment coexistent-elles ? Demandez à la philosophie, qui, peut-être, sur ce point, devrait avouer plus nettement son impuissance. »

(Id., p. 77.)

aussi dans la science. Si cette introduction atteignait son but, l'histoire apparaîtrait comme l'éternelle protestation, comme le triomphe progressif de la liberté.

Sans doute, la liberté a ses limites.... je ne les sens que trop dans l'action absorbante de la nature physique sur l'homme -mieux encore, au trouble que ce monde ennemi jette en moi ³. Eh, qui n'a cent fois, au milieu des menaces et des séductions dont il nous obsède, maudit, nié la liberté ?... Elle se meut pourtant, comme disait Galilée ; en moi, quoi que je fasse, je trouve quelque chose qui ne veut pas céder, qui n'accepte le joug ni de l'homme ni de la nature, qui ne se soumet qu'à la raison, à la loi, qui ne connaît point de paix entre soi et la fatalité. Dure à jamais le combat ! il constitue la dignité de l'homme, et l'harmonie même du monde.

Et il durera, n'en doutons point, tant que la volonté humaine se roidira contre les influences de race et de climat, tant qu'un Byron pourra sortir de l'industrielle Angleterre pour vivre en Italie et mourir en Grèce, tant que les soldats de la France iront, au nom de la liberté du monde, camper indifféremment vers la Vistule ou vers le Tibre...

1. De l'Orient à l'Occident

[Retour à la table des matières](#)

Suivez d'Orient en Occident, sur la route du soleil et des courants magnétiques du globe, les migrations du genre humain ; observez-le dans ce long voyage de l'Asie à l'Europe, de l'Inde à la France - vous voyez à chaque station diminuer la puissance fatale de la nature, et l'influence de race et de climat devenir moins tyrannique.

³ « Le corps, écrit Michelet le 9 juillet 1830 (*Monod*, I, 4, n.), est toujours l'ennemi de la liberté humaine. Il faut que l'âme lutte jusqu'à ce que le corps soit son esclave. On saoule le monstre et on dit : « Paix avec le corps ! » - Non ! Il faut que ce dernier soit vaincu, non rassasié. »

Au point de départ, dans l'Inde, au berceau des races et des religions, *the womb of the world*, l'homme est courbé, prosterné sous la toute-puissance de la nature. À Bénarès, la terre donne trois moissons par an. Une pluie d'orage fait d'une lande une prairie. Le roseau du pays, c'est le bambou de 60 pieds de haut ; l'arbre, c'est le figuier indien qui, d'une seule racine, donne une forêt. Sous ces végétaux monstrueux vivent des monstres. Le tigre y veille au bord du fleuve, épiant l'hippopotame qu'il atteint d'un bond de dix toises ; ou bien, un troupeau d'éléphants sauvages vient en fureur à travers la forêt, pliant, rompant les arbres à droite et à gauche. Cependant, des orages épouvantables déplacent les montagnes et le *cholera morbus* moissonne les hommes par millions.

Ainsi, rencontrant partout des forces disproportionnées, l'homme accablé par la nature n'essaye pas de lutter, il se livre à elle sans conditions. Il prend et reprend encore cette coupe enivrante où Siva verse à pleins bords la mort et la vie ; il s'y plonge, il s'y perd ; il y laisse aller son être - et il avoue, avec une volupté sombre et désespérée, que Dieu est tout, que tout est Dieu, qu'il n'est rien lui-même qu'un accident, un phénomène de cette unique substance...

Ou bien encore il fuit vers l'Occident et commence vers la Perse le long voyage et l'affranchissement progressif de la liberté humaine...

*

En Perse, dit le jeune Cyrus dans Xénophon, l'hiver et l'été existent en même temps. Un air sec et léger dégage la terre des pesantes vapeurs qui l'alourdissaient dans l'Inde... Ici la liberté s'éveille et se déclare par la haine de l'état précédent ; les dieux de l'Inde deviennent des *dives*, des démons ; ... à cette divinité multiple qui, dans la confusion de ses formes infinies prostituait l'esprit à la matière, à cette sainteté impie d'un monde-dieu succède le dualisme de la lumière pure et intelligente, de la lumière immonde et corporelle... La première doit vaincre, et sa victoire est le but marqué à l'homme et au monde... La Perse est le commencement de la liberté dans la fatalité.

... L'Égypte est le don du Nil... Tous les étés, le fleuve, descendant des monts inconnus, vient donner la subsistance annuelle. L'homme

qui assistait à cette merveille précaire, à laquelle tenait sa vie même, était d'avance vaincu par la nature. La génération, la fécondité, la toute-puissante Isis domina sa pensée et le retint courbé sur son sillon. Cependant, la liberté trouve déjà moyen de se faire jour : l'Égypte, comme l'Inde, la rattacha au dogme de l'immortalité de l'âme. La personnalité humaine, repoussée de ce monde, s'empara de l'autre...

Mais la liberté humaine ne s'est point reposée avant d'avoir atteint dans sa fuite les montagnes de la Judée. Elle a sacrifié les viandes et les oignons de l'Égypte, et quitté sa riche vallée pour les roches du Cédron et les sables de la Mer Morte. Elle a maudit le veau d'or égyptien comme la Perse avait brisé les idoles de l'Inde. Un seul dieu, un seul temple... La nature, chez les Perses, prolongeait non sans combat son règne dans la religion ; elle est détrônée chez les Juifs. La lumière elle-même devient ténèbres à l'avènement de l'esprit ; la dualité cède à l'unité ; pour ce petit monde de l'unité et de l'esprit, un point suffit dans l'espace ;, entre les montagnes et les déserts... ; il lui suffit de garder dans son tabernacle ce dépôt sans prix de l'unité que le monde reviendra lui demander à genoux, quand il aura commencé son oeuvre dans l'Occident par la Grèce et par Rome.

*

2. En Europe : la libre cité grecque

[Retour à la table des matières](#)

Si, dans l'histoire naturelle, les animaux d'ordre supérieur, l'homme, le quadrupède, sont les mieux articulés, les plus capables des mouvements divers que leur activité leur imprime ; si, parmi les langues, celles-là l'emportent qui répondent par la variété de leurs inflexions, par la richesse de leurs tours, par la souplesse de leurs formes aux besoins infinis de l'intelligence - ne jugerons-nous pas qu'en géographie certaines contrées ont été dessinées sur un plan plus heureux, mieux découpées en golfes et ports, ... mieux percées de vallées et de fleuves ; mieux articulées si je l'ose dire, c'est-à-dire plus capables d'accomplir tout ce qu'en voudra tirer la liberté ?

Notre petite Europe, si vous la comparez à l'informe et massive Asie, combien n'annonce-t-elle pas à l'œil plus d'aptitude au mouvement ?... Remarquez, sur ce corps admirable, ... cette imperceptible merveille de la Grèce, dans la variété heurtée de ses monts et de ses torrents, de ses caps et de ses golfes - dans la multiplicité de ses courbes et de ses angles si vivement et si spirituellement accentués. Regardez-la en face de la ligne immobile et directe de l'uniforme Égypte : elle s'agite et scintille sur la carte, vrai symbole de la mobilité dans notre mobile Occident.

*

L'Europe est une terre libre : l'esclave qui la touche est affranchi ; ce fut le cas pour l'humanité fugitive de l'Asie. Dans ce monde sévère de l'Occident, la nature ne donne rien d'elle-même ; elle impose comme loi nécessaire l'exercice de la liberté. Il fallut bien se serrer contre l'ennemi et former cette étroite association qu'on appelle la cité.

Ce petit monde, enfermé de murailles, absorba dans son unité artificielle la famille et l'humanité. Il se constitua en une éternelle guerre contre tout ce qui resta dans la vie naturelle de la tribu orientale... Dans cette lutte se caractérisent les trois moments de la Grèce : elle attaque l'Asie dans la guerre de Troie, la repousse à Salamine, la dompte avec Alexandre -mais elle la dompte bien mieux en elle-même et dans les murs mêmes de la cité. Elle dompte l'Asie lorsqu'elle repousse, avec la polygamie, la nature sensuelle qui s'était maintenue en Judée même, et déclare la femme compagne de l'homme. Elle dompte l'Asie lorsque, réduisant ses idoles gigantesques aux proportions de l'humanité, elle les rend à la fois susceptibles de beauté et de perfectionnement.

Les dieux se laissent à regret tirer du ténébreux sanctuaire de l'Inde et de l'Égypte pour vivre au jour le jour et sur la place publique... Jusque-là, ils contenaient l'État dans leur immensité ; en Grèce, il leur faut devenir citoyens, quitter l'infini pour adopter un lieu, une patrie, se faire petits pour tenir dans la cité... Mais voyez, en récompense, combien ils profitent dans la société du peuple, comme ils suivent le progrès rapide de l'humanité ? La Pallas de l'Iliade est une déesse san-

guinaire et farouche, qui se bat avec Mars, et le blesse d'une pierre. Dans l'Odyssée, elle est la voix même de l'ordre et de la sagesse, réclamant pour l'homme auprès du père des dieux.

Et voilà ce qui fit la Grèce belle entre les choses belles. Placée au point intermédiaire où le divin est divin encore et déjà humain, où, se dégageant de la nature fatale, la fleur de la liberté vient à s'épanouir - la Grèce est restée pour le monde le type du moment de la beauté, de la beauté physique et encore immobile ; l'art grec n'a guère passé la statuaire. Ce moment dans la littérature, c'est Hérodote, Platon et Sophocle ; moment court, irréparable, que la sagesse virile du genre humain ne peut regretter - mais qui lui revient toujours en mémoire avec le charme du premier amour.

Ce petit monde porte dans sa beauté même sa condamnation. Il faut que la beauté passe, que la grâce du jeune âge fasse place à la maturité, que l'enfant devienne homme. Quand Aristote a précisé, prosaïsé, codifié la science grecque, quand Alexandre a dispersé la Grèce de l'Hellespont à l'Indus - tout est fini. Le fils de Philippe rêvait que le monde était une cité dont la phalange était la citadelle. La cité grecque est trop étroite pour que le rêve s'accomplisse ; il faut un monde plus large, qui réunisse les caractères de la tribu et de la cité ; il faut que les dieux mobiles de la Grèce prennent un caractère plus grave - qu'ils s'affranchissent du Destin homérique dans lequel pèse encore sur eux la main de l'Asie ; il faut que la femme quitte le gynécée pour être, en effet, délivrée de la servitude...

Sur les ruines du monde grec, dispersé, dévasté, reste son élément indestructible, son atome, d'après lequel nous le jugerons comme on classe le cristal brisé par son dernier noyau : ce noyau, c'est l'individu sous la forme du stoïcisme, ramassé en soi, appuyé sur soi, ne demandant rien aux dieux, ne les accusant point, ne daignant même pas les nier...

3. À Rome : grandeur et déclin

[Retour à la table des matières](#)

La Grèce a deux cités (Athènes et Sparte) : c'est dire que la cité y est incomplète. La Grande Rome enferme dans ses murs les deux cités⁴, les deux races, étrusque et latine, sacerdotale et héroïque, orientale et occidentale, patricienne et plébéienne : la propriété foncière et la propriété mobilière, la stabilité et le progrès, la nature et la liberté.

... La présence de deux races dans les mêmes murs, l'opposition de leurs intérêts, le besoin d'équilibre commence cette guerre légale par-devant le juge, dont la forme fait l'objet de la jurisprudence... Dans ce duel verbal, comme dans la guerre de conquêtes, les adversaires sont éternellement le possesseur et le demandeur. Le premier a pour lui l'autorité, l'ancienneté, la loi écrite ; ... l'autre, athlète mobile, a pour arme l'interprétation ; le temps est de son parti - et le juge, emporté par le temps, n'aura d'autre travail que de sauver la lettre immobile en y introduisant l'esprit, toujours nouveau. Ainsi la liberté ruse avec la fatalité ; ainsi le droit va s'humaniser par l'équivoque.

Rome n'est point un monde exclusif. À l'intérieur, la cité s'ouvre peu à peu aux plébéiens ; à l'extérieur, au Latium, à l'Italie, à toutes les provinces. De même que la famille romaine se recrute par l'adoption, s'étend et se divise par l'émancipation - la cité adopte des citoyens, puis des villes entières... pendant qu'elle se reproduit à l'infini dans ses colonies... Ainsi, tandis que la cité grecque, colonisant mais n'adoptant jamais, se dispersait et devait à la longue mourir d'épuisement - Rome gagne et perd avec la régularité d'un organisme vivant ; elle aspire, si je l'ose dire, les peuples latins, sabins, étrusques et, devenus romains, elle les respire au-dehors dans ses colonies.

⁴ « Le développement et les preuves de tout ceci, ajoute Michelet (Notes, p. 79), se placent plus naturellement dans mon *Histoire Romaine*. »

Et elle assimila ainsi tout le monde. La barbarie occidentale, Espagne, Bretagne et Gaule, la civilisation orientale, Grèce, Égypte, Asie, Syrie - tout y passa à son tour. Le monde sémitique résistait : Carthage fut anéantie, la Judée dispersée ⁵. Tout le reste fut élevé malgré soi à l'uniformité de langues, de droit, de religion ; tous devinrent, bon gré mal gré, Italiens, Romains, sénateurs, empereurs.

*

Cette magnifique adoption des peuples fit longtemps croire aux Romains qu'ils avaient accompli l'œuvre de l'humanité... Rome se trompa, comme Alexandre. Elle crut réaliser la cité universelle, éternelle - et cependant les Barbares, les chrétiens, les esclaves protestaient, chacun à leur manière, que Rome n'était pas la cité du monde, et rompaient diversement cette unité mensongère.

Le monde héroïque de la Grèce et de Rome, laissant les arts de la main aux vaincus, aux esclaves, ne poursuivit pas loin cette victoire de l'homme sur la nature qu'on appelle l'industrie... Celui qui a aura davantage, celui qui manque aura toujours moins, si l'industrie ne jette un pont sur l'abîme qui sépare le riche et le pauvre ⁶. L'économie fit préférer le travail des esclaves, c'est-à-dire des choses, à celui des hommes ; l'économie fit traiter ces choses comme choses ; si elles périssaient, le maître en rachetait à bon marché et y gagnait encore... Cependant le cancer de l'esclavage gagnait de proche en proche, et, peu à peu, rien ne put le nourrir. Alors la dépopulation commença et prépara la place aux Barbares qui devaient venir bientôt d'eux-mêmes aux marchés de Rome - mais libres, mais armés, pour venger leurs aïeux.

⁵ Michelet décrit dans *l'Histoire Romaine* la « longue lutte du monde sémitique et du monde indo-germanique ».

⁶ Ainsi Michelet pose, dès 1831, le gros problème, abordé cent ans plus tard par ses successeurs - celui de la stérilité industrielle relative du monde romain. Voyez, dans le numéro spécial des *Annales d'Histoire Économique et Sociale*, t. VIII, 1935, consacré aux *Techniques*, l'article classique de Marc Bloch sur le *Moulin à Eau* : travail exemplaire, et point de départ de toute une série de recherches sur le monde antique et l'esprit d'invention.

Longtemps avant cette dissolution matérielle et définitive de l'Europe, une puissante dissolution morale la travaillait au-dedans. La Grèce et l'Orient, que Rome avait cru asservir, l'avaient elle-même envahie et soumise... Alexandre fut le centre de ce monde ennemi de Rome, le foyer où fermentèrent toutes les croyances, toutes les philosophies de l'Asie et de l'Europe - la Rome du monde intellectuel.

Ces croyances, ces religions n'entrèrent pas sans peine dans Rome. Elle avait repoussé avec horreur, dans les bacchanales, la première apparition du culte orgiastique de la nature. Et voilà qu'un moment après, les prêtres fardés de Cybèle amènent le lion de la bonne déesse... Puis arrive le sombre Sérapis, autre dieu de la -vie et de la mort. Et cependant, sous le Capitole, sous le trône même de Jupiter, le sanguinaire Mithra creuse sa chapelle souterraine et régénère l'homme avide d'expiation dans le bain immonde du hideux taurobole. Enfin, une secte sortie des Juifs et rejetée d'eux célèbre aussi la mort et la vie ; son Dieu est mort du supplice des esclaves ; Tacite ne sait que dire de l'association nouvelle...

La différence était cependant profonde entre le christianisme et les autres religions orientales de la vie et de la mort. Celles-ci plongeaient l'homme dans la matière ; elles prenaient pour symbole le signe obscène de la vie et de la génération. Le christianisme embrassa l'esprit, embrassa la mort. Il en adopta le signe funèbre. La vie, la nature, la matière, la fatalité, furent immolées par lui. Le corps et la chair, divinisés jusque-là, furent marqués dans leurs temples même du signe de la consommation qui les travaille. On aperçut avec horreur le ver qui les rongeaient sur l'autel. La liberté, affamée de douleur ⁷, courut à l'amphithéâtre et savoura son supplice...

⁷ Michelet cite ici (p. 80) la lettre que saint Ignace d'Antioche adressait aux chrétiens de Rome qui travaillaient à le sauver - et donc à le priver de la couronne du martyre. « Laissez-moi devenir la pâture des bêtes ; je suis le froment de Dieu ; que je puisse, broyé sous leurs dents, être trouvé le vrai pain de Dieu... Oh ! puissé-je jouir des bêtes qu'on me prépare ! »

Dans l'arène du Colisée se rencontrèrent le chrétien et le Barbare, représentants de la liberté pour l'Orient et pour l'Occident ⁸. Nous sommes nés de leur union, et nous, et tout l'avenir...

4. Le Christianisme : unité et liberté

[Retour à la table des matières](#)

Les Barbares apportaient une nature vierge à l'Église. Elle eut prise sur eux. Les Goths et Bourguignons, qui ne voyaient qu'un homme en Jésus, n'avaient reçu du christianisme ni sa poésie, ni sa forte unité. Le Franc adopta l'homme-Dieu, adopta Rome purifiée et se fit appeler César. Le chaos tourbillonnant de la barbarie qui, dès Attila, dès Théodoric, voulait se fixer et s'unir, trouva son centre en Charlemagne.

Cette unité, matérielle et mensongère encore, dura une vie d'homme et, tombant en poudre, laissa sur l'Europe l'aristocratie épiscopale, l'aristocratie féodale, couronnées du pape et de l'Empereur. Merveilleux système, dans lequel s'organisèrent et se posèrent en face l'un de l'autre l'empire de Dieu et l'empire de l'homme. La force matérielle, la chair, l'hérédité dans l'organisation féodale ; dans l'Église la parole, l'esprit, l'élection. La force partout, l'esprit au centre, l'esprit dominant la force. Les hommes de fer courbèrent devant le glaive invisible la roideur de leurs armures ; le fils du serf put mettre le pied sur la tête de Frédéric Barberousse. Et non seulement l'esprit domina la force, mais il l'entraîna. Ce monde de la force, subjugué par l'esprit, s'exprima par les croisades, guerre de l'Europe contre l'Asie, guerre de la liberté sainte contre la nature sensuelle et impie.

⁸ *Journal de Voyage de Michelet, Italie*, lundi 5 avril 1830 : « Le Colysée, tous les genres de beauté, l'effet pittoresque et l'effet moral. - J'aurais baisé la croix de bon cœur, mais les indulgences ?... - Mardi 6 : je revis le Colysée... je ramassai des fleurs rougies du sang des martyrs... Cette fois, j'ai baisé la croix du Colysée. » (Cf. Th. Scharten, *Michelet en Italie*, p. 210.)

Toutefois, il lui fallut pour but immédiat un symbole matériel de cette opposition : ce fut la délivrance du tombeau de Jésus-Christ. Tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, partirent sans armes, sans vivres, sans vaisseaux - bien sûrs que Dieu les nourrirait, les défendrait, les transporterait au delà des mers. Et les petits enfants aussi, dit un contemporain, suivaient dans des chariots ; et à chaque ville dont ils apercevaient de loin les Murs, ils demandaient dans leur simplicité : « N'est-ce pas là Jérusalem ? »

Ainsi s'accomplit en mille ans ce long miracle du Moyen Age, cette merveilleuse légende dont la trace s'efface chaque jour de la terre et dont on douterait dans quelques siècles, si elle ne s'était fixée et comme cristallisée pour tous les âges dans les flèches et les aiguilles, et les roses, et les arceaux sans nombre des cathédrales de Cologne et de Strasbourg - dans les cinq mille statues de marbre qui couronnent celle de Milan... Chacune de ces aiguilles qui voudrait s'élancer est une prière, un vœu impuissant arrêté dans son vol par la tyrannie de la matière. La flèche, qui jaillit au ciel d'un si prodigieux élan, proteste auprès du Très-Haut que la volonté du moins n'a pas manqué. Autour rugit le monde fatal du paganisme, grimaçant en mille figures équivoques de bêtes hideuses - tandis qu'au pied les guerriers barbares restent pétrifiés dans l'attitude où les a surpris l'enchantement de la parole chrétienne ; l'éternité ne leur suffira pas pour en revenir.

Le charme s'est pourtant rompu pour le genre humain... Ces nefs immenses se sont trouvées trop étroites pour l'envahissement de la foule. Du peuple s'est levé d'abord un homme noir, un légiste, contre l'aube du prêtre - et il a opposé le droit au droit. Le marchand est sorti de son obscure boutique pour sonner la cloche des Communes et barrer au chevalier sa tortueuse rue. Cet homme enfin - était-ce un homme ? - qui vivait sur la glèbe à quatre pattes, s'est redressé avec un rire terrible et, sous leurs vaines armures, a frappé d'un boulet niveleur le noble seigneur et son magnifique coursier.

La liberté a vaincu, la justice a vaincu. Le monde de la fatalité s'est écroulé. Le pouvoir spirituel lui-même avait abjuré son titre en invoquant le secours de la force matérielle. Le triomphe progressif du moi, le vieil œuvre de l'affranchissement de l'homme, commencé avec la profanation de l'arbre de la science, s'est continué. Le principe héroï-

que du monde, la liberté, longtemps maudite et confondue avec la fatalité sous le nom de Satan, a paru sous son vrai nom. L'homme a rompu peu à peu avec le monde naturel de l'Asie, et s'est fait par l'industrie, par l'examen, un monde qui relève de la liberté. Il s'est éloigné du dieu-nature de la fatalité, divinité exclusive et marâtre qui choisissait entre ses enfants, pour arriver au dieu pur, au dieu de l'âme, qui ne distingue point l'homme de l'homme, et leur ouvre à tous dans la société, dans la religion, l'égalité de l'amour et du sein paternel.

*

II. Les Reposoirs de la Liberté : portraits de peuples

[Retour à la table des matières](#)

Comment s'est accompli dans l'Europe le travail de l'affranchissement du genre humain ? Dans quelle proportion y ont contribué chacune de ces personnes politiques qu'on appelle des États, la France et l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne ?

Le monde de la civilisation est gardé à ses deux portes, vers l'Afrique et l'Asie, par les Espagnols et les Slaves, voués à une éternelle croisade. chrétiens barbares opposés à la barbarie musulmane. Ce monde a pour ses deux pôles, au sud et au nord, l'Italie et la Scandinavie. Sur ces points extrêmes pèse lourdement la fatalité de race et de climat.

1. Cette Inde en Europe, l'Allemagne

[Retour à la table des matières](#)

Au centre s'étend l'indécise Allemagne ⁹. Comme l'Oder, comme le Wahal, ces fleuves vagues qui la limitent si mal à l'Orient et à l'Occident, l'Allemagne aussi a cent fois changé ses rivages, et vers la Pologne et vers la France. Qu'on suive, si l'on peut, ... les capricieuses sinuosités que décrit la langue germanique. Quant au peuple, nous le retrouvons partout. L'Allemagne a donné ses Suèves à la Suisse et à la Suède, à l'Espagne ses Goths, ses Lombards à la Lombardie, ses Anglo-Saxons à l'Angleterre, ses Francs à la France. Elle a nommé et renouvelé toutes les populations de l'Europe. Langue et peuple, l'élément fécond a partout coulé, pénétré...

Le caractère de cette race, qui devait se mêler à tant d'autres, c'est la facile abnégation de soi. Le vassal se donne au seigneur, l'étudiant, l'artisan à leurs corporations... Rien d'étonnant si c'est en Allemagne que nous voyons, pour la première fois, l'homme se faire l'homme d'un autre, mettre ses mains dans les siennes et jurer de mourir pour lui. Ce dévouement sans intérêt, sans conditions, dont se rient les peuples du Midi, a pourtant fait la grandeur de la race germanique. C'est par là que les vieilles bandes des conquérants de l'Empire, groupées chacune autour d'un chef, ont fondé les monarchies modernes. Ils lui donnaient leur vie, à ce chef de leur choix ; ils lui donnaient leur gloire même. Dans les vieux chants germaniques, tous les exploits de la nation sont rapportés à quelques héros. Le chef concentre en soi l'honneur du peuple, dont il devient le type colossal. La force, la beauté, la grandeur, tous les nobles faits d'armes s'accumulent en Siegfried, en Dietrich, en Frédéric Barberousse, en Rodolphe de Habsbourg. Leurs fidèles compagnons ne se sont rien réservés...

⁹ Au moment d'esquisser ce portrait de l'Allemagne arrêté en 1831 - Michelet a un scrupule. Il le traduit dans une note curieuse (p. 83) : « Quelle que soit la sévérité du jugement que l'on va lire, le lecteur ne doit pas m'accuser de partialité contre la bonne et savante Allemagne, aux travaux de laquelle j'ai tant d'obligations, et où j'ai des amis si chers. Personne ne rend plus que moi justice à la touchante bonté, à la pureté adorable des mœurs de l'Allemagne, à l'omniscience de ses érudits, au vaste et profond génie de ses philosophes... Cependant, quelle que soit sa supériorité scientifique, ce pays a-t-il aujourd'hui assez d'élan et d'originalité pour prétendre entraîner la France ?... C'est un peuple d'érudits supérieurement dressés et disciplinés ; l'avenir décidera de ce que vaut cette supériorité de discipline en guerre et en littérature. »

Ainsi éclate, d'abord dans le dévouement féodal, dans l'amour ¹⁰ et la poésie (ensuite), l'abnégation et le profond désintéressement du génie allemand. Trompé par le fini, il s'adresse à l'infini ; il s'est immolé à son seigneur, à sa dame, que refusera-t-il à son Dieu ? Rien, pas même sa moralité, sa liberté. Il jettera tout dans cet abîme, il confondra l'homme dans l'univers, l'univers en Dieu. Préparé par le mysticisme protestant, il adoptera sans peine le panthéisme de Schelling, et l'adultère de la matière et de l'esprit sera de nouveau consommé. Où sommes-nous, grand Dieu ? nous voilà replongés dans l'Inde ; aurions-nous fait en vain ce long voyage ? À ce terme se manifeste, avec ses conséquences immorales, la sympathie universelle, ou l'universelle indifférence du génie germanique. Viennent toute religion, toute philosophie, toute histoire - l'auteur de Faust, le Faust contemporain les réfléchira, les absorbera dans l'océan de sa poésie ¹¹.

Oui, l'Allemagne, c'est l'Inde en Europe, vaste, vague, flottante et féconde comme son dieu, le Protée du panthéisme. Tant qu'elle n'a pas été serrée et encadrée par les fortes barrières des monarchies qui l'environnent, la tribu indo-germanique a débordé, décollé par l'Europe, et l'a changée en se changeant... Mais à mesure que, derrière, s'accumulaient les flots d'une autre barbarie, Slaves, Avars et Hongrois - tandis qu'à l'Occident la France se fermait - il fallut se serrer pour ne pas perdre de terre ; il fallut bâtir des forts, inventer les villes. Il fallut se donner à des ducs, à des comtes, se grouper en cercles, en provinces. Jetée au centre de l'Europe pour champ de bataille à toutes les guerres, l'Allemagne s'attacha, bon gré mal gré, à l'organisation féodale - et resta barbare pour ne pas périr.

¹⁰ Nous avons coupé ici, entre autres, un long développement sur le culte de la femme dans la presse allemande des *Minnesinger* « pleins de larmes enfantines, de cette douleur abandonnée qui se trouble elle-même et ne peut plus s'exprimer » (p. 30). - À quoi s'adjoint une longue note sur l'idéal de la femme germanique et son évolution à travers les âges (pp. 112-115). Tout ceci d'après les *Nibelungen*, le recueil des *Minnesinger* de Goerres, et les *Antiquités* de Grimm.

¹¹ « La grande poésie panthéiste de Goethe, de Victor Hugo, de Lamartine suppose tout le travail de la critique moderne, dont le dernier mot est le panthéisme littéraire. »

(Renan, *Avenir de la Science*.)

C'est ce qui explique ce merveilleux spectacle d'une race toujours jeune et vierge, qu'on aperçoit engagée comme par enchantement dans une civilisation transparente, comme un liquide vivement saisi reste fluide au centre du cristal imparfait. De là, ces bizarres contrastes qui font de l'Allemagne un pays monstrueusement diversifié... De toutes ces contradictions, la plus forte est celle qui maintient sous le joug du Moyen Age un peuple curieux d'innovations et enthousiaste de l'étranger. Avec si peu de ténacité, une telle perpétuité d'usages et de mœurs !

Certes, ce qui manque à l'Allemagne ce n'est point la volonté de changement, de l'indépendance. Que de fois elle s'est soulevée, mais c'était pour retomber bientôt ¹². Le vieux génie saxon, éternelle opposition politique de l'Allemagne, la fierté farouche des tribus scandinaves, tout le nord proteste contre la tendance panthéistique des provinces méridionales ; il refuse de perdre sa personnalité en un homme, en Dieu ou dans la nature... D'où vient que ce génie superbe retombe toujours si vite, en religion au mysticisme, au despotisme en politique ? La Suède, le champion de la liberté protestante sous Gustave-Adolphe, s'est soumise aux Roses-Croix. Qui parla plus haut que Luther contre la tyrannie de Rome ? Mais ce fut pour anéantir la doctrine du libre arbitre ¹³. Du vivant de Luther, à sa table même, commença le mysticisme qui devait triompher en Bohême. Kant mit sur son étendard les mots : *Critique et Liberté* ; l'Allemagne entendit être enfin libre et forte - et pour mieux s'assurer de soi, elle se serra dans les entraves d'un effrayant formalisme : mais cette nature glissante échapp-

¹² « Si l'on veut une image de ceci, il n'en est pas de plus fidèle que le Rhin. Vrai symbole du génie de la contrée, il en réfléchit l'histoire. » Et Michelet de chanter ses élans et ses lassitudes, ses violences et ses détente pacifiques, ses percées héroïques et ses chutes dans la prose.

(Pp. 120-121.)

¹³ « On connaît peu Luther. Avec ce col de taureau, cette face colérique (voyez les beaux portraits de Lucas Cranach) et cette violence furieuse dans le style - c'était une âme tendre, très sensible à la musique, aussi accessible à l'amitié qu'à l'amour. Dans ses attaques contre Rome, il avait écrit : Périssent la loi, vive la grâce ! - Pouvait-il se plaindre, après cela, que les luthériens inclinassent au mysticisme ? »

(Note de Michelet, p. 121 : ainsi prélude-t-il à ses *Mémoires de Luther* de 1835.)

paît toujours, par l'art et le sentiment, par Goethe et par Jacobi. Alors vint Fichte, inflexible stoïcien, ardent patriote... La philosophie de Fichte, les chants de Koerner et 1814 aboutirent au sommeil, sommeil inquiet sans doute. L'Allemagne se laissa rendormir au panthéisme de Schelling - et si le nord en sortit, Ce fut pour violer l'asile sacré de la liberté humaine, pour pétrifier l'histoire.

Le monde social devint un dieu entre leurs mains - mais un dieu immobile, insensible, tout propre à consoler, à prolonger la léthargie nationale ¹⁴.

2. *L'individualité italienne*

[Retour à la table des matières](#)

... Cet instinct d'abnégation que nous avons trouvé en Allemagne est étranger à l'Italie. En cela comme en tout, l'opposition des deux peuples est tranchée. L'Italien n'a garde de s'abdiquer lui-même, de se perdre avec Dieu et le monde dans un même idéalisme. Il fait descendre Dieu à lui, il le matérialise, le forme à son plaisir, y cherche un objet d'art. Il fait de la religion, et souvent de bonne foi, un objet de gouvernement. Elle lui apparaît dans tous les siècles sous un point de vue d'utilité pratique... On sait avec quel art l'Église de Rome atteignit et régla toutes les actions des hommes, comme matière du Péché. La théologie fut enfermée, bon gré mal gré, dans la jurisprudence ; les papes furent des légistes. Nous savons ici les choses de Dieu, leur écrivait un roi de France, mieux que vous autres gens de loi ¹⁵...

Si l'individualité italienne ne se donne pas à Dieu sans condition, combien moins à l'homme ? Vous trouverez dans l'Italie du Moyen

¹⁴ Michelet « ne peut s'empêcher », ici, de citer quelques vues de Madame de Staël, « toutes frappantes de sagacité et de justesse », qui reçoivent, dit-il, « une nouvelle confirmation de l'ancienne littérature de ce peuple que l'auteur n'a pas connus ».

(Notes, p. 122.)

¹⁵ Mot de Philippe VI, précise Michelet en note (p. 126) ; il notifie à Jean XXII une décision dogmatique des théologiens de Paris, « *qui melius sciunt quid debet teneri et credi in fide quam juristae et alii clerici* ».

Age plus d'une image de la féodalité : les lourdes armures, les puissants coursiers, les forts châteaux : jamais ce qui constitue la féodalité elle-même, la foi de l'homme en l'homme ¹⁶. L'héroïsme italien est de nature plus haute. Que lui importe un homme périssable, une chair mortelle et ce cœur qui, bientôt, ne battra plus ; il sait mourir, quoiqu'il n'aille pas chercher la mort - mais mourir pour une idée ¹⁷... Tout autre dévouement est simplicité, enfance aux yeux des compatriotes de Machiavel. La recherche aventureuse des périls inutiles, la déification de la femme, la religion de la fidélité, la rêverie enthousiaste du monde féodal - tout cela excite en eux un rire inextinguible. Leur poème chevaleresque est la satire de la chevalerie, *l'Orlando Furioso*. Point d'association industrielle ni militaire, si ce n'est pour un but précis, pour un intérêt, pour une idée.

Le génie italien est un génie passionné mais sévère ¹⁸, étranger aux vagues sympathies. Ce n'est point le monde naturel de la famille, de la tribu. c'est le monde artificiel de la cité. Circonscrit par la nature dans les vallées de l'Apennin, isolé par des fleuves peu navigables, il s'enferme encore dans des murs. Il y règne loin de la nature dans des palais de marbre, où il vit d'harmonie, de rythme et de nombre ; s'il en sort, c'est pour se bâtir dans ses villas des jardins de pierre... À Rome, à Florence, la figure humaine, dans les tableaux, reproduit la sévérité, quelquefois la sécheresse architecturale...

Le désert de Rome, aussi isolée sur la terre que Venise au milieu des eaux, est le triste symbole des maux qu'a fait cette vie urbaine (*urbanitas*) dans laquelle s'est toujours complu le génie italien... La pau-

¹⁶ « Voyez, dans l'histoire romaine et au Moyen Age, avec quelle facilité les clients et les vassaux se tournent contre leurs patrons et leurs seigneurs. » (Notes, p. 127.)

¹⁷ Ici Michelet - tout comme l'eût fait Stendhal - ne peut « s'empêcher de rapporter (p. 127) l'admirable récit du meurtre de Galeas Sforza » dicté, entre la question et le supplice, par Girolamo Olgiati.

¹⁸ Oui, « pour qui ne voit pas toute l'Italie dans la douceur florentine, la sensualité milanaise, et la langueur de la baie de Naples » (Notes, p. 131). Michelet réagit, comme Stendhal, contre « les ridicules déclamations » de ses concitoyens sur la mollesse italienne : « Voulez-vous juger de la valeur italienne par la populace de Naples ? jugez donc la France par les canuts de Lyon. »

vre Italie a peu changé ¹⁹, et c'est là sa ruine. Elle a subi constamment la double fatalité de son climat et du système étroit de société dans laquelle elle s'est concentrée... Les Germains, ennemis des cités, semblaient devoir rendre l'importance aux campagnes qu'ils se partageaient. Il n'en fut pas ainsi... En vain le parti allemand ou gibelin, s'organisant sous la forme féodale, dressa ses châteaux sur les montagnes et arma les campagnes contre les cités. Les châteaux furent détruits, les campagnes absorbées par les villes, les villes isolées par la dépopulation des campagnes, nivelées par le radicalisme de l'Église romaine, du parti guelfe, des tyrans ; elles perdirent avec l'aristocratie gibeline tout esprit militaire -et la contrée se trouva livrée aux étrangers...

Ainsi, dans l'Europe même, que semblait s'être réservée la liberté, la fatalité nous poursuit. Nous l'avons trouvée dans le monde de la tribu et dans celui de la cité, dans l'Allemagne et dans l'Italie. Là comme ici, la liberté morale est prévenue, opprimée par les influences locales de races et de climats. L'homme y porte également dans son aspect le signe de la fatalité. La contrée se réfléchit en lui ; vous diriez un miroir. L'Allemagne est toute dans la figure de l'Allemand : l'oeil bleu pâle comme un ciel douteux ; le poil blond ou fauve comme la biche de l'Odenwald... Vous retrouvez souvent dans la forte jeunesse et jusque dans l'âge mûr la molle et incertaine beauté de l'enfance. Ainsi l'homme se confond avec la nature qui l'environne. L'Italien semble mieux s'en détacher. Son oeil profond et sa vive pantomime promettent une personnalité forte ; mais cet oeil ardent flotte et rêve. Le regard est souvent mobile à faire peur ; ces cheveux noirs comme les vins du Midi, ce teint profondément bruni accuse et le fils de la vigne et du soleil, et le replongement dans la fatalité dont il avait paru affranchi...

3. La liberté française

[Retour à la table des matières](#)

¹⁹ Ici nous coupons un long développement sur les ressemblances de l'Italie de 1831 et de l'Italie antique (pp. 41-47).

Dans de telles contrées, il y aura juxtaposition de races diverses, jamais fusion intime. Le croisement des races, le mélange des civilisations opposées est pourtant l'auxiliaire le plus puissant de la liberté. Les fatalités diverses qu'elles apportent dans ce mélange s'y annulent, et s'y neutralisent l'une par l'autre... Races et idées, tout se combine et se complique en avançant vers l'Occident. Le mélange, imparfait dans l'Italie et l'Allemagne, inégal dans l'Espagne et dans l'Angleterre, est en France égal et parfait. Ce qu'il y a de moins simple, de moins naturel et de plus artificiel - c'est-à-dire de moins fatal, de plus humain et de plus libre dans le monde, c'est l'Europe ; de plus européen, c'est ma patrie, c'est la France.

L'Allemagne n'a pas de centre, l'Italie n'en a plus. La France a un centre ; une et identique depuis plusieurs siècles, elle doit être considérée comme une personne qui vit et qui se meut. Le signe et la garantie de l'organisme vivant : la puissance de l'assimilation, se trouve ici au plus haut degré. La France française a su attirer, absorber, identifier les Frances anglaise, allemande, espagnole, dont elle était environnée. Elle les a neutralisées l'une par l'autre, et converties toutes à sa substance. Elle a amorti la Bretagne par la Normandie ; la Franche-Comté par la Bourgogne ; par le Languedoc la Guyenne et la Gascogne ; par le Dauphiné la Provence. Elle a méridionalisé le nord, septentrionalisé le Midi...

La France française, le centre de la monarchie, le bassin de la Seine et de la Loire, est un pays remarquablement plat, pâle, indécis. Lorsque, des pics sublimes des Alpes, des vallées sévères du Jura, des coteaux vigneux de la Bourgogne, vous tombez dans les campagnes uniformes de la Champagne et de l'Ile-de-France, au milieu de ces fleuves vagues et sales, de ces villes de craie et de bois - l'âme est saisie d'ennui et de dégoût ²⁰... Quant aux hommes, ne leur demandez ni les saillies de la Gascogne, ni la grâce provençale, ni l'âpreté conqué-

²⁰ Oui, mais... Michelet revient d'un voyage en Allemagne ; réinstallé chez lui, il écrit le 8 août 1842 : « Bonheur, quand on rentre, de retrouver la sobriété spirituelle, le petit vin, le petit mot, le chant d'oiseau. Au total la vie, en bien et en mal... Esprit sec et fin, mais peu d'haleine. Chant d'oiseau ; vous écoutez, il finit - ou bien se moque de vous. - Grâce de la France au milieu de ces petits Français. Qui la perd en pleure. je le sais par expérience. »

(Note, *Monod*, II, 112.)

rante et chicaneuse de la Normandie - encore moins la persistance de l'Auvergnat et l'opiniâtreté du Breton... Le caractère du centre de la France est de ne présenter aucune des originalités provinciales, de participer à toutes et de rester neutre, d'emprunter à chacune tout ce qui n'exclut pas les autres, de former le lien, l'intermédiaire entre toutes - au point que chacun puisse reconnaître en lui sa parenté avec tout le reste ²¹. C'est là la supériorité de la France centrale sur les provinces, de la France entière sur l'Europe.

Cette fusion intime des races constitue l'identité de notre nation, sa personnalité. Examinons quel est le génie propre de cette unité multiple, de cette personne gigantesque composée de trente millions d'hommes.

Ce génie, c'est l'action - et voilà pourquoi le monde lui appartient... Mais de quelle nature est l'action de la France, c'est ce qui mérite d'être expliqué.

L'amour des conquêtes est le prétexte de nos guerres, et nous-mêmes y sommes trompés. Toutefois le prosélytisme en est le plus ardent mobile ²². Le Français veut surtout imprimer sa personnalité

²¹ Ici, une page remarquable dans les Notes (p. 139) : Michelet évoque ses années d'enseignement à l'École Normale ; pendant qu'il contait à ses jeunes auditeurs les histoires du temps passé, « leurs traits, leurs gestes, les formes de leur langage » lui représentaient, à leur insu, une autre histoire, bien autrement vraie et profonde. « Dans les uns, je reconnaissais les races ingénieuses du Midi, ce sang romain ou ibérien de la Provence et du Languedoc par lequel la France se lie à l'Italie et à l'Espagne... D'autres me représentaient cette dure race celtique, l'élément résistant de l'ancien monde, ces têtes de fer avec leur poésie vivace et leur nationalité insulaire sur le continent. Ailleurs je retrouvais ce peuple disputeur et conquérant de la Normandie, le plus héroïque des temps héroïques, le plus industriel de l'époque industrielle. » Mais « l'absence de caractère indigène, les traits indécis, la prompte aptitude, la capacité universelle » - voilà ce qui lui signalait Paris, la tête et la pensée de la France...

²² « Quand les Français disent qu'ils se taillent un empire colonial, il ne faut pas les croire. Ils propagent des libertés. Quand Napoléon croyait qu'il avait fondé un immense empire, il ne faut pas le croire. Il propageait des libertés... Tous les peuples qui ont refoulé l'Empire ont mis cent cinquante ans à ne pas même réussir à reconquérir quelques-unes des libertés que l'Empire apportait, sans y

aux vaincus, non comme sienne mais comme type du bon et du beau ; c'est sa croyance naïve. Il croit, lui, qu'il ne peut rien faire de plus profitable au monde que de lui donner ses idées, ses mœurs et ses modes... L'assimilation universelle à laquelle tend la France n'est point celle qu'ont rêvée, dans leur politique égoïste et matérielle, l'Angleterre et Rome. C'est l'assimilation des intelligences, la conquête des volontés : qui, jusqu'ici, y a mieux réussi que nous ? Chacune de nos armées, en se retirant, a laissé derrière elle une France. Notre langue règne en Europe, notre littérature a envahi l'Angleterre sous Charles II, l'Italie et l'Allemagne au dix-huitième siècle ; aujourd'hui ce sont nos lois, notre liberté si forte et si pure dont nous allons faire part au monde. Ainsi va la France dans son ardent prosélytisme, dans son instinct sympathique de fécondation intellectuelle...

4. France et Angleterre : héroïsme et liberté

[Retour à la table des matières](#)

L'orgueil humain personnifié dans un peuple, c'est l'Angleterre. J'ai déjà marqué l'enthousiasme que l'homme du nord s'inspire à lui-même, surtout dans cette vie effrénée de courses et d'aventures que menaient les vieux Scandinaves. Que sera-ce lorsque ces barbares seront transplantés dans cette île puissante où ils s'engraissent du sue de la terre et des tributs de l'Océan ? Rois de la mer, du monde sans loi et sans limites, réunissant la dureté sauvage du pirate danois, la morgue féodale du lord, fils des Normands... Combien faudrait-il entasser de Tyrs et de Carthages pour monter jusqu'à l'insolence de la titanique Angleterre ?

Cet inflexible orgueil de l'Angleterre y a mis un obstacle éternel à la fusion des races comme au rapprochement des conditions. Condensées à l'excès sur un étroit espace, elles ne s'y sont pas pour cela mê-

prendre garde, dans les fontes de ses lanciers, dans les cantines de ses vivandières. » Ainsi Péguy, en 1914 - Péguy, arrière-neveu spirituel de Michelet et qui le savait.

(Note conjointe sur M. Descartes.)

lées davantage... Même dans la vieille Angleterre, le fils robuste dit Saxon, le fils élancé du Normand ne sont pas toujours distincts ? Si vous ne rencontrez plus le premier courant les bois avec l'arc de Robin Hood, vous le trouverez brisant les machines, ou sabré à Manchester par la Yeomanry.

Sans doute l'héroïsme anglais devait commencer la liberté moderne. En tout pays, c'est d'abord par l'aristocratie, par l'héroïsme, par l'ivresse du moi humain que l'homme s'affranchit de l'autorité... Quand l'aristocratie guerrière a commencé par l'orgueil de la force la révolte du genre humain, l'œuvre se continue par l'orgueil du raisonnement individuel, par le génie dialectique. Celui-ci sort vite de l'aristocratie ; il descend dans la masse ; il appartient à tous. Mais nulle part il ne prend plus de force que dans les pays déjà nivelés par le sacerdoce et la monarchie...

Le long nivellement de la France par l'action monarchique est ce qui sépare profondément notre patrie de l'Angleterre, à laquelle on s'obstine à la comparer. L'Angleterre explique la France, mais par opposition... Le peuple héroïque de l'Europe est l'Angleterre, le peuple libre est la France. Dans l'Angleterre, dominée par l'élément germanique et féodal, triomphe le vieil héroïsme barbare, l'aristocratie, la liberté par privilège. La liberté sans l'égalité, la liberté injuste et impie n'est autre chose que l'insociabilité dans la société même. La France veut la liberté dans l'égalité, ce qui est précisément le génie social. La liberté de la France est juste et sainte. Elle mérite de commencer celle du monde - et de grouper pour la première fois tous les peuples dans une unité véritable d'intelligence et de volonté...

Toutefois, avouons-le... le plus mélangé des peuples, et à une époque où tout se mêle, n'est pas fait pour plaire au premier aspect.

La France n'est point une race comme l'Allemagne ; c'est une nation. Son origine est le mélange ; l'action est sa vie... Mélange, action, savoir-faire, tout cela ne se concilie guère, il faut le dire, avec l'idée d'innocence, de dignité individuelle. Ce génie libre et raisonneur, dont la mission est la lutte, apparaît sous les formes peu gracieuses de la guerre, de l'industrie, de la critique, de la dialectique. Le rire moqueur, la plus terrible des négations, n'embellit pas les lèvres où il repose.

Nous avons grand besoin de la physionomie pour ne pas être un peuple laid...

Je ne sais pourtant si aucun peuple mêlé à la vie, engagé dans l'action autant que la France, y aurait mieux gardé sa pureté. Voyez au contraire comme les races non mélangées boivent avidement la corruption. Le machiavélisme, plus rare en Allemagne, y atteint souvent un excès dont au moins le bon sens nous préserve. Nous avons, nous, le privilège d'entrer dans le vice sans nous y perdre, sans que le sens se déprave, sans que le courage s'énerve, sans être entièrement dégradés. C'est que, dans le plaisir du mal, ce qui nous plaît le plus, c'est d'agir - c'est de nous prouver à nous-mêmes que nous sommes libres par l'abus de la liberté. Aussi rien n'est perdu ; nous revenons par le bon sens à l'idée d'ordre.

Notre vertu à nous, ce n'est pas l'innocence, l'ignorance du mal, cette grâce de l'enfance, cette vertu sans moralité ; c'est l'expérience, c'est la science, mère sérieuse de la liberté. Le bien sortant ainsi de l'expérience est fort et durable ; il dérive, non de l'aveugle sympathie, mais de l'idée d'ordre ; il sort de la sensibilité incertaine et mobile pour entrer dans le domaine immuable de la raison.

Il sera pardonné beaucoup à ce peuple pour son noble instinct social. Il s'intéresse à la liberté du monde ; il s'inquiète des malheurs les plus lointains. L'humanité tout entière vibre en lui. Dans cette vive sympathie est toute sa gloire et sa beauté. Ne regardez pas l'individu à part ; contemplez-le dans la masse, et surtout dans l'action. Dans le bal ou la bataille, aucun ne s'électrise plus vivement du sentiment de la communauté, qui fait le vrai caractère d'homme...

Ayons espoir et confiance, de quelque agitation que soit encore remplie la belle et terrible époque où notre vie s'est rencontrée. C'est la péripétie d'une tragédie où la victime est tout un monde ; époque de destruction, de dissolution, de décomposition, d'analyse et de critique... Comment, du fond de cet abîme, allons-nous remonter vers Dieu ?

Au point du plus parfait mélange des races européennes, sous la forme de l'égalité dans la liberté, éclate le verbe social. Sa révélation

est successive ; sa beauté n'est ni dans un temps, ni dans un lieu. Il n'a pu présenter la ravissante harmonie par laquelle le verbe moral éclata en naissant. Le rapport de Dieu à l'individu était simple ; le rapport de l'humanité à elle-même dans une société divine, cette translation du ciel sur la terre, est un problème complexe dont la longue solution doit remplir la vie du monde ; sa beauté est dans sa progression, sa progression infinie.

C'est à la France qu'il appartient et de faire éclater cette révélation nouvelle, et de l'expliquer. Toute révolution sociale ou intellectuelle reste inféconde pour l'Europe jusqu'à ce que la France l'ait interprétée, traduite, popularisée. La réforme du Saxon Luther, qui replaçait le nord dans son opposition naturelle contre Rome, fut démocratisée par le génie de Calvin. La réaction catholique du siècle de Louis XIV fut proclamée devant le monde par le dogmatisme superbe de Bossuet. Le sensualisme de Locke ne devint européen qu'en passant par Voltaire, par Montesquieu qui assujettit le développement de la société à l'influence des climats. La liberté morale réclama au nom du sentiment par Rousseau, au nom de l'idée par Kant ; mais l'influence du Français fut seule européenne.

Ainsi chaque pensée solitaire des nations est révélée par la France. Elle dit le Verbe de l'Europe comme la Grèce a dit celui de l'Asie. Qui lui mérite cette mission ? C'est qu'en elle, plus vite qu'en aucun autre peuple, se développe, et pour la théorie et pour la pratique, le sentiment de la généralité sociale...

DIVERS TEXTES

1. Contre la dictature : en lisant Mickiewicz

[Retour à la table des matières](#)

Il faut un homme, dit Mickiewicz.

Et moi je dis : « Il faut des hommes, beaucoup, et que tous soient hommes.

Il ne faut pas que tous attendent, regardent d'où l'homme viendra.

L'homme ? Mais c'est toujours toi, selon ta force, dans ta place...

Tout homme est le centre, comme toute science (v. éloge de Werner).

Le dernier héros qui ait paru,
ce n'est pas Napoléon, comme il disait, c'est la Révolution,
et sa grandeur consista justement en ceci
qu'il n'y eut point de grand homme.

Elle présente ce grand et nouveau spectacle
d'une idée qui s'est passée de grands hommes,
de héros, de faux dieux, d'idoles.

Elle a été, bien plus que Kant, le critique de la raison pure.

À la fin, M. de Maistre, qui la guette du haut des Alpes,
lui annonce (1796)
qu'elle aura bientôt un homme.

En effet, elle gagne Arcole, et croit que Napoléon l'a gagné !

Bientôt cet homme, habile et heureux en actes, original en paroles,
stérile en idées, remmailotte la Révolution des vieux lambeaux du
Moyen Age qu'il a dépouillé, la serre, momie vivante, dans les bande-
lettes funéraires reprises aux cadavres exhumés.

Aujourd'hui encore il nous blesse
et par sa fausse résurrection du passé,
et par l'adoration de la force qu'il nous a léguée...

Des dieux vivants ! Christ ! Napoléon !...

Combien dangereux et funeste de se faire ainsi des dieux vivants !

Servilisme, esprit d'imitation (dans des conditions différentes).

On n'examine pas le concret... Chacune des infirmités de ce
concret (un idéal) tue l'idée (par siècles, par mondes)

Ex. : Napoléon refaisant le pape ;

hier, le rationalisme même, Thiers, se faisait papiste pour se faire
Napoléon.

Ex. : le christianisme par résignation brisant le stoïcisme antique,
imposant aux fortes populations du Moyen Age la contemplation inac-
tive de l'Antiquité défaillante, des Juifs alexandrins, etc...

Mickiewicz préfère le rêve à la veille,

l'intuition confuse à la vue nette de l'esprit, le vague ressentiment
du passé à la connaissance et l'expérience historique,

le concret obscur d'un homme à l'énergie distincte d'une nation,
le miracle fortuit de l'illumination individuelle d'en haut au miracle
naturel de la végétation d'en bas, de la sève montante...

L'action ! l'action ! l'action ! (dit-il).

Oui ! mais à condition de savoir ce qu'on fait
d'être orienté par l'éducation.

Quelle bizarrerie de prêcher pour une faculté contre une autre,
comme pour la main droite contre la main gauche ?

*

Ils veulent un homme qui entraîne tout par une autorité mystique ;
le pluriel, le collectivisme leur semble impossible.

Nous autres, Occidentaux, nous devenons de plus en plus collec-
tifs :

nous en sommes affaiblis, il est vrai -
mais nous n'en posons pas moins le vrai problème,
l'unité dans la collection des égaux.,
c'est-à-dire l'unité voulue en l'unité de coeur,
l'unité libre,
plus féconde, plus inventive.

L'unité mystique en un homme individuel, messie successif :
c'est encore matérialité, fatalité.

*

Voilà comme on vous rendort,
en disant que l'individu ne peut rien.
On vous montre ces machines...
et cette Science, grande machine, si difficile à mouvoir...

Mais la partie du travail assujettie aux machines est encore l'exception, et le sera toujours ;

Mais cette science est plus accessible que vous ne pensez ;

Mais la méthode va plus simplifiant que la science ne va augmentant.

Mais l'individu immobile, impuissant,
(dans les temps qu'on appelle sottement d'individualité héroïque)
a au contraire, aujourd'hui, mille prises sur la société, sur la nature.

Ton temps sera le temps héroïque
aussitôt que tu le voudras.

*

Un homme ? pourquoi pas plusieurs ?
pourquoi pas mille
pourquoi pas tous ?

Il y a superstition puérile à chicaner sur le nombre.

L'unité de modèle est bonne pour l'Orient, aujourd'hui encore.

Mais la grandeur de l'homme consiste à substituer à l'imitation, aux modèles, les lois de la raison pure.

Voyez la Révolution, elle s'est passée de modèles, d'hommes même, et de héros. Le héros vient, elle périt.

L'instinct ? oui, mais l'instinct de tous.

L'action ? oui, mais l'œuvre d'art est encore une action.

Le génie, c'est un héros.
(*Monod, II*, 96-97.)

2. Méditation sur les dernières paroles de saint Louis

[Retour à la table des matières](#)

Sa sainteté apparaît d'une manière bien touchante dans les dernières paroles qu'il écrivit pour sa fille : « Chère fille, la mesure par laquelle nous devons Dieu aimer est aimer le sans mesure... »

Belles et touchantes paroles ! il est difficile de les lire sans être ému. Mais en même temps l'émotion est mêlée de retour sur soi-même, et de tristesse. Cette pureté, cette douceur d'âme, cette élévation merveilleuse où le christianisme porta son héros, qui nous la rendra ?... Certainement, la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte ? Voilà une question bien propre à troubler tout sincère ami du progrès.

Personne plus que celui qui écrit ces lignes ne s'associe de cœur aux pas immenses qu'a fait le genre humain dans les temps modernes, et à ses glorieuses espérances. Cette poussière vivante que les puissants foulèrent aux pieds, elle a pris une voix d'homme, elle a monté à la propriété, à l'intelligence, à la participation du droit politique. Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité ?... je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment de ses devoirs.

Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toute chose, la force morale n'a pas augmenté. La notion du libre arbitre et de la responsabilité morale semble s'obscurcir chaque jour. Chose bizarre, à mesure que diminue et s'efface le vieux fatalisme de climats et de races qui pesait sur l'homme antique, succède et grandit comme un fatalisme d'idées. Que la passion soit fatalisme, qu'elle veuille tuer la li-

berté, à la bonne heure ; c'est son rôle à elle ; mais la Science elle-même, mais l'art ? Et toi aussi, mon fils ? ...

Cette larve du fatalisme, par où vous mettiez la tête à la fenêtre, vous la rencontrez. Le symbolisme de Vico et de Herder, le panthéisme naturel de Schelling, le panthéisme historique de Hegel, l'histoire de races et l'histoire d'idées qui ont tant honoré la France - ils ont beau différer en tout : contre la liberté ils sont d'accord. L'artiste même ; le poète, qui n'est tenu à nul système mais qui réfléchit l'idée de son siècle - il a de sa plume de bronze inscrit la vieille cathédrale de ce moi sinistre : 'ANÁRKH.

Ainsi vacille la pauvre petite lumière de la liberté morale. Et cependant, la tempête des opinions, le vent de la passion soufflent des quatre coins du monde... Elle brûle, elle, veuve et solitaire ; chaque jour, chaque heure, elle scintille plus faiblement... Peut-elle manquer ? jamais sans doute. Nous avons besoin de le croire et de nous le dire, sans quoi nous tomberions de découragement. Elle éteinte, grand Dieu, préservez-nous de vivre ici-bas !

*(Histoire de France, édition originale,
t. II, pp. 621-623.)*

Fin du texte